



Titre : HISTOIRE MAROCAINE **De la Préhistoire Marocaine au Alaouites**

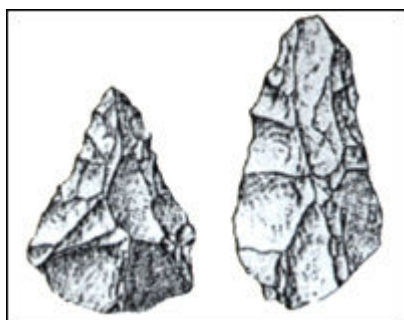
La Préhistoire

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

En l'état actuel de nos connaissances, la préhistoire de l'Afrique du Nord demeure relativement énigmatique même s'il est certain que c'est sur ce continent, et plus précisément en Tanzanie, que le « plus lointain ancêtre de l'Homme » fait son apparition il y a environ deux millions d'années. C'est également en Afrique que l'Homme entame les premières étapes de son évolution en apprenant à chasser et à façonner des outils de pierre plaçant déjà l'Humanité sur la voie de la civilisation

Grâce à un certain nombre de découvertes archéologiques, certaines phases de la préhistoire de l'Afrique du Nord, et du Maroc en particulier, semblent posséder des caractéristiques spécifiques.

Le Paléolithique inférieur (environ – 1 500 000)



Cette phase du Paléolithique ou de « l'époque de la pierre taillée », caractérisée par la première manifestation de l'activité créatrice de l'Homme et de son intelligence (c'est-à-dire les prémices de la taille de la pierre), a révélé un grand nombre de similitudes entre l'Afrique du Nord, l'Europe mais également l'Asie. En effet, le galet plus ou moins aménagé est partout la première création humaine.

Au Maroc, le climat tropical humide engendre une flore très dense (savanes et forêts) et une faune diversifiée. Le nombre de ses habitants, aux caractéristiques proches de celles de l'Homme de Néanderthal (c'est-à-dire un crâne aux os épais, au profil fuyant avec une arcade sourcilière saillante, des orbites enfoncées, une mâchoire très forte) est réduit. Ils sont petits, marchent voûtés et vivent principalement de cueillette et de chasse de petits animaux.

Même si la grande majorité de leur outillage, très rudimentaire, semble être en bois ou cuir, le façonnage et l'usage de la pierre taillée (qui consiste à modifier la forme de galets en détachant des éclats par chocs, afin d'obtenir une sorte de tranchant ou de pointe) sont attestés par la découverte d'un nombre considérable de ces outils en pierre sur le plateau de Salé, à Tardiguet el Rahla et à Souk el Arba. Ainsi, le Maroc connut également cette « pebble culture » ou civilisation du galet

La taille de la pierre se perfectionne peu à peu. On passe alors du galet aménagé au « biface » ou au « hachereau » caractéristiques d'Afrique du Nord (au lieu d'une pointe comme sur les coups-de-poing européens, on a une arête tranchante).

Les plus importantes découvertes de bifaces taillés à la pierre ont été faites à Sidi Abderrahmane et celles de bifaces taillés au bois à Jbel Irhoud.

Le Paléolithique moyen : l'Atérien (environ – 50 000)



Cette phase de la Préhistoire est spécifiquement nord-africaine et son nom provient du gisement de Bir El Ater en Algérie.

Le façonnage d'outils fait preuve d'une assez grande maîtrise. Le silex, pouvant se débiter en éclats minces, coupants et résistants, s'est substitué aux roches dures de la période précédente, laves ou quartzites, difficiles à tailler. Ce sont désormais les éclats de galets que l'on utilise et les outils obtenus sont par conséquent de dimension réduite. De très beaux exemples, parmi lesquels se trouvent de fines lames, pointes, racloirs et grattoirs ainsi que des pièces taillées sur les deux faces, ont été découverts près de

Casablanca, au gisement de Tit Mellil et à Tatoralt.

Il est fort probable que la population connut une sensible croissance liée au fait que l'armement de ces chasseurs devient plus efficace, améliorant ainsi leurs conditions de survie.

Il faut également noter un appauvrissement de la faune en Afrique du Nord (les hippopotames se raréfient) dû principalement aux transformations climatiques. L'assèchement du Sahara, jusque-là région à flore abondante, commence, et en se poursuivant, aboutira à l'isolement de l'Afrique du Nord.

Le Paléolithique supérieur (environ – 15 000)

Cette phase de la Préhistoire est caractérisée par l'apparition de l'« Homo sapiens », un nouveau type d'homme très proche de l'homme actuel, et par la disparition de l'Homme de Néanderthal. Cette dernière demeure jusqu'à présent énigmatique.

Le Caspien et l'Ibéro-maurusien appelés aujourd'hui Mouillien ou Oranien –de la Mouillah en Algérie-, contemporains du Magdalénien et de l'Azilien européens, se partagent l'Afrique du Nord. Bien que ces deux industries lithiques coexistent, le Mouillien précède chronologiquement le Caspien dont le nom vient de Gafsa, l'ancienne Caspa en Tunisie.

D'après un certain nombre de fouilles archéologiques, l'introduction du Caspien correspond à l'arrivée d'une population venue d'Orient il y a environ neuf mille ans. Il semblerait qu'elle soit l'ancêtre très lointain des actuels Berbères même si la question de l'origine des Berbères reste, dans l'état actuel de nos connaissances, insoluble.

Le Caspien se maintient du VIII^e au Ve millénaire et se caractérise par un outillage de plus grande dimension que celui du Mouillien, qui géographiquement concerne le Maroc et le littoral du Maghreb. Cette civilisation serait apparue entre 30 000 et 20 000 avant JC et se caractérise par des outils de petite taille, l'apparition d'outils en os et d'éléments de parure, principalement des coquillages. Les premiers nécessitent un façonnage et polissage d'une grande habileté alors que les seconds attestent l'apparition et le développement certain du souci esthétique. C'est le début de l'art, de la fabrication de beaux objets dont la fonction primordiale n'est plus exclusivement celle « de survie ».

Les premières préoccupations esthétiques apparaissent à travers la décoration gravée de divers objets allant du récipient utilitaire aux éléments de parure.

Au Maroc, les hommes commencent à occuper des campements durables près des sources mais surtout le long de la côte même s'il semble peu probable qu'ils étaient marins ou pêcheurs.

Le Mouillien se caractérise également par l'introduction de rites funéraires précis dénotant des préoccupations religieuses. En général, les morts ont le corps en décubitus latéral, les incisives arrachées et à Tatoralt, les os ont été peints.



Même si le Caspien semble avoir éliminé ou absorbé les populations précédentes, celle des Mechtoïdes (Homme de Mechta el-Arbi) dont l'industrie était le Mouillien, se maintient et semble même progresser vers le centre du Sahara pendant le Néolithique.

Le Néolithique (environ – 4 000)

Au Maroc, cette phase de la Préhistoire ou « époque de la pierre polie » n'est pas antérieure à 4 000 avant JC et semble s'être prolongée jusqu'en période historique.

Entre 4 000 et 2 000 avant JC, l'assèchement du Sahara entre dans sa phase finale laissant quelques îlots fertiles isolés et provoque la migration de sa population vers le Nord, l'Est et le Sud.

Il est généralement admis que depuis 1 000 avant JC, le climat n'a pas connu de transformations radicales. La faune locale évolue sensiblement avec une augmentation considérable d'antilopes et une stagnation du nombre d'éléphants et de fauves.

L'événement déterminant au premier millénaire avant notre ère est l'introduction d'animaux domestiques (chiens, moutons, bovidés et chevaux) et l'amorce de la substitution de la chasse par l'élevage

Véritable révolution, l'agriculture se répand grâce aux perfectionnements de l'outillage de pierre polie, aux haches et aux pioches. A Dar Soltan, un nombre important de haches polies a été découvert alors qu'à Achakar ce sont de délicates pointes de flèches qui ont fait l'objet d'une découverte.

Des fours rudimentaires et tessons de céramique modelée attestent de l'introduction de la céramique.

La mise au jour de la nécropole de Rouazi, dans la région de Skhirat en 1980, s'est révélée d'une importance capitale, apportant la preuve qu'en plus des activités agricoles et pastorales caractéristiques du Néolithique, celles de la pêche étaient également pratiquées au Maroc. Plusieurs sépultures possédaient également un riche mobilier funéraire composé d'objets en os, en ivoire, de haches polies et d'un grand nombre de vases en céramique de formes et décoration variées.

La nécropole de Skhirat, Kahf Taht al Ghar et Ghar Kahal comptent parmi les sites les plus importants.

Au Maroc comme en Afrique du Nord, le Néolithique semble avoir subi l'essentiel de ses influences d'Égypte ou du Proche-Orient, soit par voie terrestre à travers le Sahara soit par voie maritime, l'existence de la navigation méditerranéenne, dès le premier millénaire avant notre ère, ayant été prouvée.

La fin de la Préhistoire : la Protohistoire (environ – 2 000)

La Protohistoire, ou époque des métaux, est caractérisée au Maroc par la présence d'outils de bronze même si leur origine exacte est encore très problématique. Nous ne savons toujours pas s'ils étaient de fabrication locale, imitant des outils introduits par le commerce ou par des envahisseurs, ou simplement importés. De plus, les fouilles ont été trop peu nombreuses pour que, de la rareté des armes et des outils de bronze (épée de l'oued Loukkos, la hache en cuivre de l'oued Akreuch,...), nous puissions en tirer une quelconque conclusion. Et pourtant, l'existence de nombreuses gravures sur tables de grès dans le Haut Atlas de Marrakech (au Yagour, à l'Oukaïmeden et au Tizi N'tirlist), représentant des armes de bronze (poignards et hallebardes ou haches d'armes), prouvent sans l'ombre d'un doute la relative vulgarisation du métal au Maroc. Les plus spectaculaires de ces gravures sont contemporaines de l'âge du bronze espagnol d'El Argar (1700 à 1200 avant JC).

Un nombre important de gravures a été relevé tout le long de l'oued Draa et du Jebel Bani.



Hormis les représentations d'armes, les figurations humaines, animales et les dessins géométriques sont très fréquents. Quelques espèces de la faune représentée n'existent plus.

Certaines gravures rupestres du Haut et de l'Anti-Atlas (plus de deux cent quarante sites renfermant chacun au moins soixante-dix gravures) restent énigmatiques. Beaucoup de figures sont symboliques, la plupart ayant probablement une signification mythique ou religieuse encore inconnue. Cependant, il est évident qu'en observant certaines représentations, l'aspect purement décoratif domine, incitant à supposer qu'elles ne possèdent pas uniquement une fonction rituelle.

La façon remarquable dont les artistes ont représenté aussi bien les hommes et les animaux que les chars de course constitue une véritable révélation artistique.

Les Débuts de l'Histoire

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

Phéniciens et Puniques

Avant même la fondation de Carthage, vers 1 100 avant JC, les Phéniciens installent probablement leurs premiers comptoirs au Maroc, d'abord sur le littoral méditerranéen puis sur les rivages atlantiques. En effet, vers 1 000 avant JC, le littoral du Maghreb tout entier commence à s'ouvrir aux empires maritimes de la Méditerranée orientale. De la Phénicie aux Colonnes d'Hercule - l'actuel détroit de Gibraltar -, la Méditerranée devient la matrice de la civilisation et l'Afrique du Nord y est peu à peu intégrée avec pour frontière naturelle le désert du Sahara en excluant et isolant le reste de l'Afrique. Jusqu'à présent, deux sites seulement ont été identifiés avec certitude : Lixus et Mogador.

Mise à part l'évidence textuelle, l'archéologie ne nous éclaire toujours pas sur cette période puisque les vestiges les plus anciens découverts à Lixus et sur l'îlot d'Essaouira (Mogador), consistant en rares sépultures, tessons de céramique (possédant parfois des inscriptions en caractères phéniciens) et débris de fondations de murs, ne sont pas antérieurs au VIIIe siècle avant JC.

Ces vestiges sont presque tous contemporains à la fondation de Carthage, colonie de Tyr créée vers 800 avant JC. C'est à ce moment là que l'influence punique commence vraiment à se faire sentir au Maroc. On compte alors de très nombreux établissements, ports et villes sous la domination de Carthage : les ports de Rusaddir (Melilla) et de Tingis (Tanger), les villes côtières de Cottès, près du Cap Spartel, Lixus (Larache), Thymiatéron (Mehdiya), Sala (Salé), Portus Rutubis (Mazagan), Portus Risadir (Agadir). D'après le récit d'Hannon, célèbre navigateur carthaginois, ils furent créés et peuplés par les colons qu'il transportait lors de son fameux périple qui eu lieu vers le milieu du Ve siècle avant JC et avant la première guerre punique. Ce texte, d'interprétation très difficile, fait encore l'objet d'études et n'est pas accepté dans son intégralité comme source historique fiable.

Tyr, métropole du Moyen-Orient, est occupée au VIe siècle avant JC par les Assyriens et Carthage se trouve ainsi livrée à son destin développant son propre impérialisme. C'est à ce moment que l'émergence de Carthage, en tant que cité ayant sa totale autonomie commerciale et politique, est clairement observable. Elle donne une importance grandissante à ses comptoirs marocains à travers lesquels elle fait rayonner sa propre civilisation. Ce rayonnement dure presque mille ans au Maroc. Il semblerait que les autochtones, non sans heurts, prirent exemple sur Carthage dans leur organisation politique.

Des structures et du matériel archéologique carthaginois ont été identifiés aussi bien sur le littoral méditerranéen à

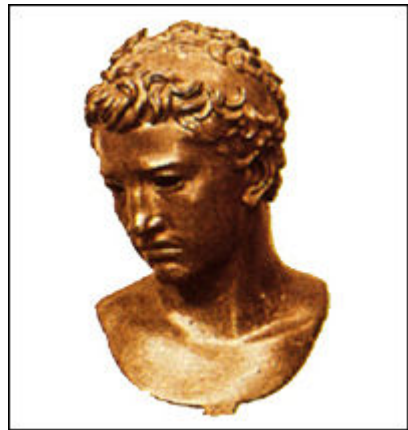


Abdeslam del Behar, à l'oued Emsa et à El Ksar Sghir que sur la côte atlantique sur l'îlot d'Essaouira, à Lixus et Sala (Chella). Les fouilles archéologiques du comptoir carthaginois de Tanger ont mis à jour un nombre important de tombes à caissons, de bijoux, d'objets divers ainsi que de la céramique rouge et des amphores. Il semblerait que la ville de Volubilis existe déjà au IIIe ou IVe siècle avant JC si l'on en croit la découverte in situ d'une inscription punique

Au Maroc, une des richesses convoitées et exploitées par les Phéniciens puis les Carthaginois était la pourpre dont la variété locale, connue dans l'Antiquité sous le nom de « pourpre gétule », était d'une finesse extrême. Les écrivains de l'Antiquité (Horace, Pline l'Ancien, Ovide, ...) ne manquèrent pas de la décrire. Durant l'Antiquité, la pourpre était un colorant indispensable utilisé pour teindre les étoffes. La pourpre était tirée de trois coquillages, le murex brandaris, le murex trunculus et la purpura hemastoma.

Le centre de l'industrie de la pourpre gétule était l'îlot d'Essaouira (Mogador) de part l'abondance des coquillages purpura hemastoma, d'eau douce et de bois, mais aussi de part sa situation géographique facilement défendable.

La période maurétanienne



Antérieure à l'occupation romaine, la période maurétanienne, reposant sur l'héritage culturel et artistique de Carthage, concerne l'Algérie occidentale et le Nord du Maroc. Elle tire son nom du royaume de Maurétanie née d'une fédération de tribus ayant pour frontière naturelle vers l'est le fleuve Mulucha (Moulouya). Les sources antiques ne confirment l'existence de ce royaume qu'à partir du IVe siècle avant JC. Entre les territoires dépendant de Carthage (détruite en 146 avant JC) et cette frontière, s'étendait la Numidie divisée en deux royaumes : celui des Masaesytes et celui des Massyles.

L'histoire de la dynastie maurétanienne ne commence à s'éclaircir qu'au début du Ier siècle avant JC. avec l'intérêt grandissant de Rome pour cette partie de l'Afrique du Nord

Lorsque Rome engage la guerre contre le roi numide Jugurtha et ses Etats, le royaume maure de Bocchus Ier (Maroc actuel) est l'allié des Romains. En récompense de sa loyauté et pour lui avoir livré Jugurtha, Rome accorde à Bocchus Ier la possession des Etats du roi numide vaincu. En épousant les querelles de Rome, le sort des royaumes maures (Berbères) sera dorénavant étroitement associé au destin de cette métropole.

Ainsi, suite au décès de Bocchus Ier en 80 avant JC, son royaume est partagé entre ses fils Bocchus II et Bogud qui, dans un premier temps, sont tous deux fervents partisans de César. L'assassinat de ce dernier fera que chacun d'eux suivra un compétiteur différent à la succession de César. C'est ainsi que Bocchus combat aux cotés du victorieux Octave alors que Bogud, liant son sort à celui d'Antoine, trouve la mort. En remerciement, Octave accorde à Bocchus les possessions de son défunt frère.

Suite à une courte période d'administration directe, tout en intervenant le moins possible et en s'appuyant sur ses alliés maures, Rome accentue son influence en précisant cette volonté de présence « indirecte ». C'est ainsi qu'à la mort de Bocchus II en 34 avant JC, Octave fait placer sur le trône Juba II, fils de Juba Ier. Candidat rêvé pour Rome, ce prince maure présente l'incomparable avantage d'avoir été élevé à Rome dans l'entourage d'Auguste et d'être marié à Cléopâtre Séléne, fille de Cléopâtre et d'Antoine. Sorte d'érudit, parlant grec, latin et punique, Juba II se consacrera à la littérature, à la collection d'objets d'art et à la protection des arts tout en parcourant le pays. Il est fort regrettable que ces œuvres, qui contenaient sans aucun doute des renseignements sur le pays, nous soient inconnues. Cependant, plusieurs récits historiques ont pour thème les multiples expéditions que Juba II envoya, comme autres, vers les îles Fortunées (Canaries) et vers l'Atlas. La passion que le souverain entretenait pour les arts devait probablement être partagée par l'aristocratie du Maroc encourageant la créativité artistique et développant un véritable marché de l'art.



En effet, la Maurétanie connaît un essor et une période de brillante civilisation sous le règne de Juba II, décédé en 23 après JC et sous celui de son fils Ptolémée. Iol, capitale du royaume, est rebaptisée Caesarea (Cherchell) en signe de



Le Judaïsme au Maroc

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

L'existence d'une communauté juive au Maroc remonte aux prémices de l'Antiquité même si les témoignages historiques et archéologiques sont peu nombreux et imprécis pour cette première période

A l'époque greco-romaine, un nombre important de sources écrites permet une meilleure évaluation de la place occupée par la communauté juive et de ses activités. Ces références se trouvent surtout dans les textes religieux, les inscriptions hébraïques de Volubilis et Sala ainsi que dans certaines chroniques. D'après celles-ci, les principales activités étaient l'agriculture, l'élevage et le commerce.

Il semblerait qu'à partir du Ier siècle, suite à une forte immigration en provenance d'Orient, de Babylonie et d'Arabie, et à la judaïsation de tribus berbères en Maurétanie tingitane, la population juive s'accroît de façon régulière. Une autre vague importante d'immigration au Maroc fut déclenchée par les persécutions des Wisigoths en Espagne et en Gaule, antérieure à la conquête islamique de la péninsule ibérique.

Lorsque Fès, nouvelle capitale des Idrissides, accueille de nombreux immigrants juifs et musulmans de Cordoue et Kairouan, elle possède déjà un quartier réservé à la communauté juive, le Fondouk al-Yahoudi. Une partie de cette communauté s'installa également dans le quartier des Andalous et dans celui des Kairouanais.

Avec la domination de l'Espagne par les Almoravides, de nombreuses familles juives du Maroc décidèrent de s'établir en Espagne comme celle du célèbre talmudiste Isaac Ha-Cohen al-Fâsî (dit le Rif) qui résida à Cordoue en 1088. Sous le règne des Almoravides, d'après de nombreuses chroniques, les rabbins et les lettrés de la communauté juive voyageaient aussi bien à travers le Maroc qu'à l'étranger.

Le rigorisme des Almohades obligea une partie de la communauté juive à émigrer, dont la famille de Rabbi Maimon, père de Maimonide qui quitta le Maroc pour l'Égypte.

Avec les Mérinides, la vie culturelle, littéraire et artistique de la communauté juive put à nouveau s'épanouir. Le quartier juif de Fès-Jdid, ville nouvellement créée, fut même placé sous la protection directe du souverain. En 1391, de nombreuses familles juives quittèrent l'Andalousie pour s'installer à Fès.

Lorsque des milliers de Juifs furent expulsés d'Espagne en 1492 et du Portugal après 1496, les successeurs des Mérinides les accueillirent. Ces exilés, grâce à leurs connaissances linguistiques, jouèrent un rôle d'intermédiaires actifs entre les occupants européens des villes côtières et les autorités marocaines, allant même jusqu'à occuper les fonctions de conseiller et ministre. Désormais, les juifs participaient activement à la vie économique, voire politique du Maroc. A partir de la fin du XV^{ème} siècle, la communauté juive connut une période florissante sur le plan culturel grâce à d'éminents juristes, talmudistes, cabalistes et savants.

A partir du milieu du XVI^{ème} siècle et suite à la reconquête de nombreuses villes marocaines occupées par des nations chrétiennes comme Agadir, Safi, Azemmour, de nombreuses personnalités juives furent chargées par Moulay Zidane (1613-1627) et ses successeurs de négocier et conclure des traités d'amitié et de commerce avec certains pays européens. Cependant, la grande majorité de la communauté juive vivait dans des conditions déplorables, souffrant de son statut mais aussi des épidémies et disettes, comme, du reste, l'ensemble de la population marocaine.

Sous le règne du souverain alaouite Sidi Mohammed ben Abdallah (1757-1790), la communauté juive connut une véritable période de prospérité. De nombreux rabbins et lettrés de renom marquèrent cette époque par leurs œuvres et



leur aura. A la mort du monarque, la communauté juive connut une période très difficile et douloureuse. Ce n'est qu'à l'avènement de Moulay Slimane (1792-1822) que la communauté juive et ses services rendus au royaume furent reconnus à leur juste valeur. Son successeur Moulay Abderrahmane (1822-1859) ira même jusqu'à promulguer un dahir rappelant avec force la protection due à tous les Juifs du Maroc dont le nombre était estimé à deux cent cinquante mille. L'instauration d'un véritable réseau scolaire à travers tout le royaume débuta par la création d'une école de l'Alliance israélite universelle en 1862 à Tétouan et contribua à la promotion intellectuelle et sociale de toute la communauté.

Avec Hassan Ier (1873-1894), le XIXe siècle se termine de façon heureuse pour la communauté juive. La production exégétique, juridique, philosophique et littéraire fut particulièrement abondante et de grandes figures illustrèrent les écoles de pensée de Fès, Meknès, Tétouan, Tanger, Salé, Rabat, Essaouira et Marrakech.

Ainsi, la communauté juive, installée au Maroc depuis l'Antiquité, enrichie d'apports divers en provenance du Proche-Orient et du bassin méditerranéen, a évolué avec bien des vicissitudes au cours des différents règnes. Il en a résulté avec la communauté berbère, puis arabe, une coexistence et une symbiose se manifestant dans les divers aspects de sa vie culturelle et de son évolution sociale : dans la langue (judéo-berbère et judéo-arabe), la poésie, la littérature, la musique, les traditions, l'ethnoscience, l'artisanat, le droit, la jurisprudence, la science et la médecine.

La production littéraire de la communauté juive marocaine fut très importante et variée aussi bien en langue hébraïque qu'en judéo-arabe ou judéo-espagnol

La création artistique, de très haute facture, fut également importante comprenant un grand nombre de manuscrits rares et textes religieux ornés de riches enluminures, des instruments d'observation scientifiques, des bijoux, des costumes et du mobilier et des objets liturgiques.

Le Christianisme en Tingitane

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

Il est fort probable que le christianisme était présent au Maroc dès le milieu du IIIe siècle en provenance de Carthage ou Rome, même si la pénétration du christianisme en Afrique du Nord remonte au début du IIe siècle. La persécution du christianisme par l'Empereur Dioclétien n'épargna pas le Maroc puisque c'est sous son règne que le plus ancien martyr chrétien connu en Tingitane, le centurion Marcel, est mis à mort à Tingi en 298.

Ce n'est qu'à partir du IVe siècle que l'Eglise semble connaître un essor très important. En plus de l'identification certaine de deux évêchés (Larache et Tanger), l'archéologie a révélé l'existence d'une basilique à Lixus, de sépultures chrétiennes et divers objets décorés de motifs chrétiens à Volubilis, d'un autel en marbre à Aïn Regada (près d'Oujda) et de mosaïques à motifs de croix à Sala et Ceuta. Des inscriptions funéraires chrétiennes du VIIe siècle (la dernière datant de 655) retrouvées à Volubilis témoignent du maintien de la latinité quelques années avant l'arrivée des Arabes. De plus, la plupart des écrivains arabes du Xe siècle rapportent qu'un grand nombre d'Africains avaient embrassé le Christianisme et que des tribus chrétiennes existaient encore au Maroc.

Les Vandales et les Byzantins

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

La période du IVe au VIIe siècle, de la disparition du pouvoir impérial de Rome ou de l'avènement du Christianisme à



L'arrivée des Arabes en Mauritanie tingitane, demeure très mystérieuse. Les empereurs romains s'étaient succédés. L'Empire de Byzance avait été créé et Valentinien III était devenu Empereur d'Occident. Genséric, roi de la tribu germanique des Vandales originaires de Silésie, à la tête d'environ 80000 hommes, femmes et enfants, traversa la Gaule et l'Espagne, pour franchir, en 429, le Détroit et traverser le nord des deux Maurétanie avec pour but à sa migration, Carthage. En 430, les Vandales étaient maîtres de la région. Alors commença leur domination qui devait durer près de cent ans et qui finit, sous les successeurs de Genséric, dans la rébellion.

Les tribus maurétaniennes coalisées et Byzance infligèrent de sanglantes défaites aux Vandales qui durent évacuer l'Afrique en 533 peu avant la reprise de Carthage par le général byzantin Bélisaire.

Le Maroc ne semble pas avoir été directement concerné par l'invasion des Vandales puisque jusqu'à présent, l'archéologie n'a révélé aucune trace de présence ou occupation durables. De plus, les persécutions qu'infligèrent les Vandales aux Catholiques d'Afrique du Nord n'ont pas affecté la chrétienté marocaine

A cette absence d'influence vandale en Mauritanie tingitane succéda celle partielle de Byzance. Il semblerait, en effet, qu'à l'exception de Tingi, de Septem (Ceuta) et de Sala (où a été trouvé un exagium byzantin -étalon pour les pesées- décoré de figures de saints), sa présence à l'ouest de Césarée (Cherchell) ait été inconnue

Il doit cependant être retenu que pendant quatre à cinq siècles, entre le retrait des Romains et l'arrivée des Musulmans, le Maroc est presque entièrement ignoré des sources historiques.

La Conquête Arabe et l'Islamisation du Pays

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

En Afrique du Nord, et plus particulièrement au Maroc, entre la fin de l'Empire romain et les débuts de l'islamisation, se situent « les siècles obscurs » ou période extrêmement peu et mal connue. La question fondamentale, « comment et dans quel contexte s'est faite l'islamisation ? », demeure sans réponse même si certains événements majeurs sont clairement attestés.

L'entrée des Musulmans en Afrique du Nord a été, de façon générale, beaucoup plus difficile et lente qu'ailleurs. En effet, la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes nécessita, au total, huit campagnes de 649 à 715. Ce n'est qu'à la cinquième campagne (681-683) que le Maroc fut concerné directement par l'offensive arabe. Cependant, le pays ne sera définitivement islamisé qu'en 708. Plus d'un demi-siècle sépare les premiers mouvements arabes en Afrique du Nord et le moment où les Berbères du Maroc sont associés à la conquête de l'Espagne.

Uqba ben Nafi el Fihry, gouverneur de l'Ifriqiya pour le compte du Califat omeyyade, commandant des armées des troisième et cinquième campagnes et fondateur de la ville de Kairouan en Tunisie en 669, fut à la tête de l'offensive concernant le Maroc. Il traversa l'Afrique du Nord et ébranla sérieusement la puissance de Byzance dont la présence en Afrique sera anéantie en 693. Même Ceuta, dernier rempart de cette puissance, avec pour représentant de l'empereur Constantin IV le patrice Julien (probablement Berbère), passa sous le contrôle du nouvel Empire Islamique. La réception cordiale et les offrandes que Julien réserva à Uqba lui permirent de conserver le commandement de Ceuta mais cette fois au nom du calife. Historiquement, il est impossible de savoir avec certitude quel fut l'itinéraire exact d'Uqba et quelles régions du Maroc il traversa. De plus, seuls quelques édifices de cette époque sont mentionnés par les chroniqueurs.

Cependant, il est certain que l'expédition d'Uqba amorça l'appartenance du Maroc à l'Empire Islamique puisqu'il faudra environ une vingtaine d'années et trois autres campagnes pour mettre un terme, en Afrique du Nord, à l'opposition violente des tribus berbères.



En effet, ce n'est qu'à la huitième campagne (698-715), dirigée par Moussa ben Nouçair, que le Maroc et l'Espagne furent définitivement conquis. Au Maroc, deux expéditions suffirent pour que l'Islam soit introduit et accepté et que ce pays soit intégré à l'Empire omeyyade en 708. Certes, il y eut des résistances locales mais à aucun moment il n'y eut de soulèvement général comme en Algérie ou en Tunisie où de grandes insurrections berbères éclatèrent dont les plus violentes furent celles dirigées par Kosayla et par Kahina (guerrière berbère). Les Berbères marocains se convertirent massivement à l'Islam et un grand nombre des plus hautes responsabilités fut confié à certains d'entre eux. C'est ainsi qu'à Tanger, Tarik, berbère converti, reçut le commandement d'une importante troupe, composée de 12 000 Berbères nouvellement convertis, destinée à envahir l'Espagne. En trois ans seulement, de 711 à 715, l'Espagne wisigothe fut conquise.

Jusqu'à l'aube du VIIe siècle, le Maroc et toute l'Afrique du Nord vivaient dans le cadre du monde méditerranéen avec toutes leurs activités économiques, politiques et religieuses tournées vers la rive occidentale de la Méditerranée. Mais au VIIIe siècle, le bassin méditerranéen, véritable matrice du monde antique, perd son rôle économique et politique à la suite des conquêtes de l'Empire islamique. L'Afrique du Nord et l'Espagne intégrèrent un nouveau monde religieux, social et politique s'enrichissant de nouvelles influences.

Le Maroc, univers fortement individualisé, divisé en de nombreuses tribus fières de leur autonomie, va connaître, avec l'Islam, une unité par la cohésion religieuse. La nouvelle foi ne sera jamais remise en question par les Berbères alors que celle de la présence arabe et de ses abus (principalement l'oppression fiscale) le sera à maintes reprises. Le soulèvement des Berbères, en 740, contre le pouvoir des califes d'Orient et de leurs représentants arabes installés au Maroc, provoque la rupture du Maroc avec l'Orient et cela au nom de l'Islam. Cette révolte kharijite était dirigée contre le calife. En effet, pour les kharijites, le califat devait revenir au meilleur des musulmans et ce, quelque fût son origine. Cette doctrine, venue d'Orient, fit l'objet au Maroc d'une fervente adhésion de la part des Berbères. Elle prônait l'égalité sur le plan social et la démocratie sur le plan politique et ses adeptes furent traqués par le califat omeyyade. Pour lui, cette hérésie menaçant l'essence même de son pouvoir, était inacceptable.

Née au Maroc, la révolte s'étendit à toute l'Afrique du Nord et fut bloquée à l'Est de justesse grâce à deux victoires militaires remportées par l'armée califale à proximité de Kairouan. La reconquête de cette zone occidentale de l'Empire islamique par les Omeyyades n'eut pas lieu car, en 750, les Abbassides prirent le pouvoir en Orient. Les califes abbassides tentèrent en vain de reconquérir l'Afrique du Nord mais ne parvinrent à reprendre que Kairouan et l'Ifriqiya, laissant partout ailleurs des petits royaumes kharijites. Cette situation dura jusqu'en 801 quand Haroun al-Rachid reconnut l'indépendance de fait de la région.

En rompant ses liens d'allégeance avec Bagdad au IXe siècle le Maroc, après plus de deux siècles de dépendance de Damas, sous les Omeyyades, puis de Bagdad, sous les Abbassides, met fin à l'emprise politique orientale. A partir de ce moment, le califat fut remplacé au Maroc par le sultanat, fondant ainsi l'autonomie du pays ou la Nation marocaine.

Les conséquences religieuses de la révolte kharijite furent moins durables que ses conséquences politiques puisque le retour à l'orthodoxie au Maroc s'opère lentement mais que la rupture de l'Occident musulman et en particulier du Maroc avec l'Orient est définitive sauf pour l'Algérie et la Tunisie qui, à partir de la conquête ottomane du XVIe siècle, seront de nouveau englobées dans le monde oriental.

Anéantissant la domination politique orientale par le kharijisme, les Berbères du Maroc, paradoxalement, accueillirent allégrement les Arabes se réclamant d'auguste naissance qui se présentaient comme chefs religieux, allant parfois jusqu'à faire d'eux des fondateurs de petits royaumes.

C'est dans ce contexte qu'Idriss Ier, descendant d'Ali par Hassan et fuyant l'Arabie, arrive dans la région de Tanger.



Son départ précipité d'Arabie était étroitement lié au fait qu'il était l'ennemi mortel des Abbassides contre lesquels il avait combattu et perdu en 786 à la bataille de Fakh près de la Mecque.

Les Idrissides (788-974)

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)



Le règne de Idriss Ier (788-791)

Séjournant peu de temps à Tanger, Idriss Ier se rend dans la région du Zerhoun où vivaient les Berbères Awarba. Ce choix s'avéra très judicieux puisque cette tribu était le cœur d'une importante coalition berbère hostile aux Abbassides dispersée sur tout le nord du Maroc actuel. Idriss Ier fut noblement reçu à Oualili (Volubilis) par le chef de cette tribu, Ishaq ben Mohammed, qui lui confia d'importantes responsabilités politiques et religieuses. Peu de temps après, il fut proclamé Imam et cette coalition berbère lui prêta serment. Ayant soumis une partie du pays, son royaume s'étendait sur le nord du

Maroc englobant la région de Taza, les plaines atlantiques et allant jusqu'à Tadla dans le Sud. Idriss Ier meurt en 791 empoisonné sur ordre du calife Haroun al Rachid inquiet de ses succès.

Le règne de Idriss II (803-829)

Lorsque Idriss Ier meurt, son épouse berbère Kenza est enceinte. Afin d'assurer la transition politique, deux régents, tous deux arabes, se succèdent. En 803 Idriss ibn Idriss, fils d'Idriss Ier, succède à son père. Il devenait Idriss II à onze ans. A la différence de son père, Idriss II entama une politique favorisant les Arabes. Ainsi, conservant unie la coalition berbère, Idriss II ajouta cependant un début d'administration, un makhzen composé exclusivement d'Arabes. Il créa également une garde personnelle formée uniquement d'Arabes venus d'Ifriqiya et d'Espagne et nomma aussi un vizir arabe. Le mécontentement grandissant des Berbères face à cette injustice déclencha une véritable crise qui atteindra son paroxysme avec l'assassinat, en 808, sur ordre de Idriss II, de celui qui fut le protecteur de son père, Ishaq ben Mohammed. Idriss II quitte alors Oualili et fonde sa nouvelle capitale, Fès.



La vingtaine d'années de règne d'Idriss II se caractérise, non pas par la conquête de nouvelles terres mais plutôt par le renforcement de l'autorité idrisside sur les régions déjà contrôlées. Il a en quelque sorte donné son premier gouvernement à la coalition territoriale constituée autour de sa personne. Fès, la nouvelle capitale, deviendra le cœur de l'Etat marocain. Idriss II meurt en 829 probablement empoisonné comme le fut son père.

Les successeurs de Idriss II (829-974)

Mohammed, l'aîné des dix fils d'Idriss II, succède à son père mais délègue une partie de ses pouvoirs à certains de ses frères qui se voient confier l'administration de provinces. En 848, Yahya, fils de Mohammed, succède à son père. Avec son règne, débute la décadence idrisside. Il laisse en effet ses oncles gouverner à leur guise les provinces dont l'administration leur avait été confiée par son père. C'est cependant sous son règne que de nombreux monuments semblent avoir été construits. Mourant sans héritier, le successeur désigné de Yahya est l'aîné des Idrissides gouvernant le Rif. Cette désignation provoque de violents affrontements entre princes Idrissides, dégénéralant en guerres familiales, puis civiles.



En plus de ces troubles internes, les Idrissides se retrouvent entre les Fatimides et les Omeyyades de Cordoue qui s'opposent et pour lesquels le Maroc constitue un enjeu important de part sa position géographique, sa richesse économique et le contrôle des routes du commerce de l'or. Fès tombe au pouvoir d'une armée berbère obéissant aux Fatimides en 920 et en 974, les derniers princes idrissides de la région de Tanger sont vaincus par des troupes andalouses venues d'Espagne. Il semblerait qu'au cours du X^{ème} siècle, les territoires sous l'autorité des Idrissides diminuent, alors que les Zénètes fondent de nombreux Etats et que la principauté de Sijilmassa dans le Sud et celle de Nakour dans le Nord se maintiennent. Leur histoire reste cependant très obscure même s'il est certain que leur dénominateur commun est l'Islam.

L'oeuvre Idrisside

En plus d'avoir fondé le premier Etat marocain et instauré la tradition chérifienne au Maroc, les Idrissides, et surtout les deux premiers souverains Idriss Ier et Idriss II, ont eu une grande influence religieuse. Ils islamisèrent la majeure partie de la population et luttèrent contre le kharijisme. Ils ont instauré les prémices des fondations politiques et religieuses du Maroc.

La période idrisside se caractérise également par la fondation de villes, d'importants centres urbains et économiques qui ont malheureusement tous disparus à l'exception de la ville de Fès. La création de pareils centres urbains permettait et favorisait, sans nul doute, le rayonnement de la civilisation islamique.

L'œuvre maîtresse de la dynastie des Idrissides est incontestablement Fès et tout ce qu'elle symbolise pour l'Islam marocain. A l'origine capitale politique de l'Etat idrisside, Fès se hisse rapidement au rang de métropole économique, spirituelle et religieuse. En accueillant un grand nombre d'émigrés de Cordoue et de Kairouan, elle se développe, devenant très rapidement un important centre de théologie, sciences, lettres et arts. Il résulte également de l'arrivée de ces émigrés l'épanouissement voire la synthèse d'une double tradition artistique. De plus, le caractère cosmopolite de la population de Fès fut le stimulus indéniable d'une riche production artistique et culturelle. Les Fatimides et les Omeyyades de Cordoue iront jusqu'à se disputer la possession de Fès, important foyer commercial et culturel disposant d'une excellente situation géographique, carrefour d'axes économiquement essentiels.

La prospérité de la dynastie repose quasi-exclusivement sur le commerce de l'or et des esclaves et le contrôle de ses routes. Elle est attestée par la découverte d'un nombre important de monnaies, des dirhams en argent, qui sembleraient provenir d'au moins quinze ateliers différents. Il est regrettable de ne pouvoir évaluer et apprécier à sa juste valeur la richesse artistique et culturelle idrisside qu'à travers les multiples récits d'historiens, géographes et chroniqueurs arabes médiévaux. En effet, seule une infime partie des premières grandes réalisations nous est parvenue. Parmi celles-ci, la double réalisations à Fès, au milieu du IX^{ème} siècle et à trois ans d'intervalle, des mosquées al-Qaraouiyyin et des Andalous présentant toutes deux certaines caractéristiques de l'art idrisside, dans le style épigraphique et le travail des boiseries architecturales. Comme leurs noms l'indiquent, ces deux mosquées sont l'œuvre d'immigrants de Kairouan et de Cordoue. Ces deux constructions marquent les véritables débuts de l'art islamique au Maroc.

Un bois à épigraphe idrisside de la mosquée al-Qaraouiyyin, daté de 877/236H, annonce l'art marocain même s'il existe deux inscriptions en écritures cursives sur bois antérieures à ces mosquées. La première mentionne la fondation d'une mosquée en 793-794/177H par l'Imam Daoud ibn Idriss et ne porte de décor sculpté ni peint. La seconde, datée de 881/268H porte des traces de pigments. Ceux-ci constituent la preuve concrète et incontestable de l'existence, très tôt à Fès, d'au moins un atelier de sculpture et de peinture sur bois.

La période de décadence des Idrissides et de luttes, par gouverneurs interposés, entre Omeyyades d'Espagne et Fatimides fut paradoxalement positive dans le domaine des réalisations artistiques. En effet, suite à la conquête de Fès en 920 par le général fatimide, Masala ben Habous, la mosquée al-Qaraouiyyin et celle des Andalous font l'objet



d'importants travaux devenant mosquées-cathédrales. Lorsque l'autorité omeyyade supplante celle fatimide en 956, elle entreprend la construction du minaret de la mosquée al-Qaraouiyn dont le plan rappelle celui des tours de Cordoue.

Quant au mobilier liturgique, le minbar (chaire) de la mosquée des Andalous datable à la fin du Xe siècle, témoigne de la maîtrise des tourneurs sur bois, des sculpteurs et peintres de l'époque. Dans cette œuvre unique s'opère la synthèse des apports andalous et orientaux. Les réalisations artistiques du Xe siècle, d'après les témoignages d'éléments architecturaux et de mobilier liturgique, révèlent l'apparition du premier art islamique marocain.

Les Almoravides (1042-1146)

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

La période entre la décadence des Idrissides et l'accession des Almoravides est très mal connue même s'il est certain qu'elle fut très agitée tout en maintenant une prospérité économique reposant principalement sur le commerce de l'or et des esclaves en provenance des régions sub-sahariennes. C'est d'un pays riche et paisible que les Almoravides établiront le centre de leur empire.

Au moment où les Almoravides commencent à surgir du désert comme véritable puissance, les Idrissides ont disparu depuis longtemps sauf de la région de Tanger où leur autorité peu affirmée s'étend sur une zone restreinte sous le contrôle effectif d'Andalous. Le Maroc est alors politiquement divisé en importantes tribus ou confédérations berbères, véritables principautés aux contours changeants et plus ou moins indépendantes. Les Etats les plus puissants sont les principautés Zénètes. L'histoire des Almoravides est liée à l'islamisation des Sanhaja, coalition d'importantes tribus berbères du Sahara occidental (les Lemtouna, les Messouffa et les Goddala -ou Guezzala-) qui contrôlait les routes commerciales entre l'Afrique du Nord et les régions subsahariennes. Pasteurs et cavaliers, ils étaient aussi de redoutables guerriers formés à la rude école du désert et vivaient également de razzias qu'ils opéraient chez les sédentaires Noirs installés plus au sud.

Dans la première moitié du XI^e siècle, pour renforcer leur conversion à l'Islam restée superficielle, on envoya aux Sanhaja, à la demande de l'émir Lemtouna Yahya ben Ibrahim, un intellectuel berbère de l'extrême sud marocain de l'école malékite nommé Abd Allah ben Yassine. Ce dernier, ainsi que deux chefs lemtouna et sept notables goddala décidèrent de fonder une petite communauté religieuse ou *ribat* installée dans les îles Tidra sur la côte mauritanienne. Ils s'efforcent dès lors de mener une vie conforme aux règles du malékisme. L'existence ascétique menée par Abd Allah ben Yassine et ses fidèles leur valut rapidement un grand prestige attirant de nombreux disciples. Le guide spirituel va bientôt se transformer en chef de guerre. Ce *ribat* (forteresse) constitua rapidement un centre de diffusion de la doctrine. Il formait les « guerriers de la foi » ou « morabitoun », mot qui a donné naissance au terme espagnol almoravides. Animés d'une foi intense, ils entreprirent de soumettre au rigorisme religieux, c'est-à-dire à l'orthodoxie sunnite, d'abord les tribus sahariennes voisines, puis tout l'espace qui s'étendait du Soudan au Sud du Maroc enfin le Maroc tout entier.

Les Almoravides en cherchant tout d'abord à « redresser » l'Islam se présentent en unificateurs de la communauté musulmane plus qu'en conquérants et pourtant ils gagnèrent rapidement une réputation justifiée d'invincibilité. En effet, il fallut aux Morabitoun quatorze ans (de 1042 à 1056) pour conquérir le Sahara occidental et le Sud du Maroc. La première intervention des Almoravides se fait dans le Sud marocain en 1053 à la demande des Sanhaja de Sijilmassa en conflit avec les Zénètes Maghraoua.

C'est sous le commandement de Youssef ben Tachfin que les terres au nord de l'Atlas et le Maroc dans son intégralité ainsi que l'Espagne seront sous l'emprise des Almoravides. Par leur intervention en Espagne à la demande des « Reyes de Taifas », ces Berbères du Sahara, entrent en contact avec une brillante civilisation, raffinée, héritière de la



civilisation andalouse de Cordoue qui les marquera profondément. C'est à partir du règne des Almoravides que le raffinement et la splendeur de la civilisation andalouse, en particulier ses arts et son architecture, trouveront un nouveau rayonnement en Afrique du Nord et surtout au Maroc.

Youssef ben Tachfin (1061-1107)

Les Almoravides formaient une communauté qui s'agrandissait rapidement. Un des chefs, Youssef ben Tachfin, fonda la dynastie qui devait regrouper, sous son égide, la quasi-totalité de l'Occident musulman (Ifriqiya mise à part). Avec un effectif atteignant probablement 20 000 hommes, il s'apprête à conquérir le Maroc disposant d'une force militaire suffisante pour lui permettre de subjuguier tout le Maghreb occidental. C'est à partir d'une importante base d'opérations installée vers 1060 sur le cours supérieur de l'oued Tensift, au débouché des cols de l'Atlas, à l'emplacement où devait être fondée Marrakech en 1062, que Youssef ben Tachfin réorganise son armée.



En 1069, ils achevèrent la conquête de Fès après un véritable carnage. En 1077, la ville de Tanger est prise, en 1079 Tlemcen, en 1081 Oujda et en 1082, c'est au tour de Ténès, d'Oran et d'Alger et en 1084, Ceuta tombe. Même le Rif fut finalement soumis, mais les Masmoudas de l'Atlas ne le furent jamais complètement et c'est de ces régions que partira, moins d'un siècle plus tard, l'action almohade. Au cours du troisième quart du XIe siècle et à l'issue de plus de vingt ans de combat, Youssef et les siens, les « Voilés » ou moulathimoun, contrôlaient l'Afrique du Nord, de l'Atlantique jusqu'à Alger et allaient passer en Espagne.

L'étendue des foudroyantes conquêtes de ses moines-guerriers venus du Sud et l'apparition de cet Empire marocain furent rapidement remarquées par les princes musulmans d'Espagne ou rois de Taifas qui n'étaient pas en mesure de contenir les avancées de la Reconquista se développant au nord de la péninsule. La menace grandissante et imminente de la poussée chrétienne était dirigée par le roi de Castille, Alphonse VI. Souverain chrétien le plus puissant d'Espagne, Alphonse VI ira jusqu'à s'attribuer le titre de « Adefonsus Hispania imperator » en 1077. Les agressions chrétiennes culminèrent avec la capitulation de Tolède en mai 1085 suite à un siège qui avait duré tout l'hiver. Cette chute eut un immense retentissement dans toute la Chrétienté mais également dans les pays musulmans, Tolède étant musulmane depuis plus de quatre cents ans. Dans la même année, Alphonse VI envoie un de ses capitaines castillans, Alvar Fanez de Minaya à Séville annoncer à Motamid, roi poète, qu'il va désormais gouverner sous sa surveillance. Ce prince musulman se résigne alors à s'en remettre aux Almoravides, sollicitant leur aide et prononçant la célèbre formule selon laquelle il préférerait « être chamelier au Maghreb que porcher en Castille ... ».

En octobre 1086, la bataille de Zallaga (ou Sagrajas, sur les rives du rio Guerrero) sauva l'Espagne musulmane des armées de Alphonse VI et les Almoravides prirent le contrôle de l'Andalousie. Cependant, cette annexion ne constitua pas immédiatement une emprise majeure de l'Empire almoravide sur la péninsule, et diverses principautés, comme la Valence de Rodriguez Diaz, le célèbre Cid, feudataire chrétien qui gouvernait une principauté bi-confessionnelle, continuèrent à exister. Mais au début du XIIe siècle, toute la partie musulmane de la péninsule était sous la protection des Almoravides. Le règne de Youssef ben Tachfin marque l'apogée de la puissance almoravide en Espagne.

Ali ben Youssef (1107-1143)

A sa mort en septembre 1106, Youssef ben Tachfin lègue un immense et riche empire à son fils Ali ben Youssef âgé alors de vingt trois ans et gouverneur de l'Andalousie. Confiné dans la prière et l'étude, il laisse se développer autour de lui intrigues et convoitises. Il aura à affronter de nombreuses difficultés provenant de l'intervention au Maroc des Almohades et des affaires d'Espagne où reprend la Reconquête chrétienne et où grandit le mécontentement andalou face au rigorisme religieux et à la présence et l'autorité brutale des Almoravides. Aucune entente réelle n'avait régné entre princes d'Al Andalous et Almoravides. Le danger représenté par les Almohades naquit au Maroc sous le règne



d'Ali. En 1123 s'installait au cœur du Haut-Atlas, à Tinnel, le mahdi Ibn Toumert dont l'objectif était d'anéantir les Almoravides qui à ses yeux n'étaient que des hérétiques et des débauchés. Marrakech connaît alors de nombreuses attaques et incursions.

Le règne d'Ali ben Youssef connut la réapparition en Espagne des moulouk at-tawaïf ou rois de Taïfas, un déclin rapide au Maghreb, la destruction par le feu des œuvres du grand théologien oriental Al Ghazali et paradoxalement l'enracinement au Maghreb de la civilisation hispano-mauresque. Ali ben Youssef, ami des arts et grand bâtisseur, fit de sa capitale Marrakech une réplique des grandes cités andalouses. Pendant son règne furent également érigés d'imposants monuments d'une richesse décorative jusqu'alors inconnue dans l'Occident musulman. D'après les récits de l'historien al Marrakchi, l'entourage intellectuel du souverain almoravide à la cour de Marrakech était comparable à celui des Abbassides au début de leur règne. De nombreux savants, philosophes et poètes rejoignent la jeune capitale, mais lorsque le rigorisme religieux officiel des Almoravides sévit, ceux-ci préfèrent rejoindre Fès où la souplesse voire l'absence de rigorisme religieux leur permet de pleinement s'épanouir.

A la mort d'Ali en 1143, son fils Tachfin dû affronter les Almohades qui occupaient maintenant la majeure partie du Maroc tandis qu'en Espagne se révoltaient les musulmans d'Andalousie. Au cours de luttes entre ces derniers et les Almoravides un des chefs séditieux réclama l'intervention des Almohades ce qui provoqua la chute décisive de la puissance Almoravide en Espagne comme au Maghreb. En effet, seulement cinq ans après le décès d'Ali, le Maroc se trouve désormais sous l'autorité almohade. Déchirée et sans force devant l'offensive chrétienne, l'Espagne se retrouvait en 1145 dans la même situation qu'au moment de l'intervention de Youssef ben Tachfin.

L'oeuvre Almoravide

Avec les Almoravides, le Maroc commence à affirmer sa prépondérance et, enrichi d'influences nouvelles, l'art se développe et les oulémas ou juristes, malgré les apparences, donnent au pays une unité religieuse qui se maintiendra. L'habitude d'obéir à un même pouvoir politique au Maroc fut également instaurée par les Almoravides, facilitant ainsi la tâche à leurs successeurs. Ce sont les Almohades qui profiteront des efforts, non négligeables mais inefficaces, des Almoravides.

Prônant un profond rigorisme religieux, Youssef ben Tachfin ordonna à Fès la multiplication d'oratoires dans chaque rue d'après un grand nombre de récits historiques. Bien que peu de constructions almoravides subsistent, l'influence de l'architecture andalouse dans certains éléments architecturaux est très nette. Parmi ces constructions, se trouvent les vestiges de palais au nord du minaret de la Koutoubia à Marrakech mis à jour par des fouilles et les palais de Tagrart (Tlemcen). A ceux-ci s'ajoutent les agrandissements et fondations de mosquées comme la Grande Mosquée d'Alger et celle de Tlemcen.

Les Almoravides entreprirent également la construction de forteresses afin de surveiller les montagnes comme celle d'Amergou (Rif), celle du Tasghimout (Atlas) et de nombreuses autres comme à Massa. La ville de Meknès est fondée et dotée de remparts par les Almoravides. De plus, la réalisation de nombreux travaux d'utilité publique, surtout à Marrakech et Fès, fait des Almoravides de véritables architectes, urbanistes et hydrauliciens. Il s'agit principalement de l'aménagement de réseaux de canalisations pour irriguer les jardins de Fès, de la construction d'un pont sur l'oued Tensift près de Marrakech et de la construction de fontaines, moulins, bains et hôtelleries ainsi que de l'organisation des marchés. Ali ben Youssef dressa les remparts de l'enceinte de sa capitale, Marrakech. Il fut également à la tête de la création d'un système très sophistiqué d'adduction des eaux ou khettara permettant déjà au XIIIe siècle d'alimenter en eau la ville entière et toute la région avoisinante.

A partir du début du XIIe siècle, le degré de raffinement atteint par les Almoravides est visible dans la Qoubba ou coupole de Marrakech, où s'exerce toute la virtuosité des gypso-plastes et s'entremêlent harmonieusement épigraphie, géométrie complexe et flore



L'existence de la corporation des faïenciers et de l'industrie de la céramique à Fès semble remonter au moins à la période Almoravide comme le suggère le nom de Bab al-Fekharin al-Qoudama ou Porte des anciens faïenciers donné à l'une des portes almoravides de la mosquée al-Qaraouiyn.

Grâce à la richesse de l'empire almoravide et à la puissance du pouvoir, l'art marocain s'épanouit pleinement et n'est plus tributaire des réalisations extérieures même si l'influence andalouse est toujours perceptible dans les formes architectoniques, en particulier les arcs (lobés, en plein cintre outrepassé...) et les motifs d'entrelacs losangés. Cependant, les répertoires ornementaux se voient désormais enrichis d'une multitude de variantes élaborées par les artistes et artisans.

Les Almohades (1147-1232)

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

Le mouvement almohade se déclenche en 1125, sous le règne du souverain almoravide Ali ben Youssef, avec l'installation de Ibn Toumert à Tinmel, dans le Haut-Atlas. Il prône une rigoureuse réforme des mœurs et accorde une place toute particulière au thème de l'unicité divine, véritable base de sa doctrine. La condamnation des pratiques malékites constitue une autre composante de la doctrine qui porte directement préjudice aux Almoravides.

C'est sur ces bases que repose la communauté religieuse, puis politique, fondée par Ibn Toumert des « Mowahidoun », des Unitaires, dont nous avons fait les Almohades. Intellectuellement, ils représentaient une protestation contre le légalisme conservateur du malékisme qui prévalait en Afrique du Nord et contre le goût de l'opulence que les Almoravides avaient peu à peu adopté. Les Almohades se groupèrent sous la bannière d'un puritanisme analogue à celui des Almoravides au temps de leur conquête et entreprirent alors une guerre sainte contre ces derniers. Une fois entré en révolte ouverte contre les Almoravides, Ibn Toumert prend alors le titre de Mahdi (homme annoncé par Dieu).

Abd El Moumen : Fondateur de l'Empire almohade et premier calife du Maroc

En septembre 1130, le Mahdi meurt sans avoir vu triompher ses aspirations. Son successeur Abd el Moumen ben Ali, le Berbère Zénète de Tlemcen, à qui sera prêté serment, prend le titre de calife en 1133 après avoir passé trois ans à concentrer ses efforts surtout sur le Sud marocain. Ce souverain inaugure l'ère du califat maghrébin en prenant le titre prestigieux d'Amir al-Mouminin, Prince des croyants. Dès lors, ce titre sera repris par tous les monarques du Maroc. Il est également le fondateur de l'Empire almohade.

Après avoir soumis le Sud, les Almohades se tournèrent vers le Nord, s'emparant de Taza et de Tétouan. La mort d'Ali ben Youssef en 1143 entraîna diverses dissidences qui profitèrent à Abd el Moumen. De nouvelles tribus vinrent se joindre aux Masmoudas renforçant l'alliance réalisée autour des Almohades qui étendirent bientôt leur influence jusqu'aux communautés Zénètes du Maghreb central. La conquête des villes principales du Maroc atteindra son apogée avec la prise de Fès en 1146 et celle de Marrakech en 1147. Maître de la capitale almoravide, le calife almohade décida d'édifier sur les ruines du Dar al Hajar, le palais de ses ennemis vaincus, une grande mosquée, la célèbre Koutoubiya.

Après la conquête du Maroc, Abd el Moumen entreprit celle de toute l'Afrique du Nord qui, vers 1160 sera désormais unifiée sous la domination marocaine et s'étendra vers l'Est jusqu'à Tripoli. Il fallait maintenant, pour récupérer l'héritage des Almoravides, porter victorieusement en Espagne les armes de l'Islam. Déjà en 1146, alors que



Marrakech n'était pas encore tombée, Jerez et Cadix se livrent aux nouveaux maîtres du Maroc. Dès 1147, Abd el Moumen envoie en Espagne un corps expéditionnaire qui prend Niebla, Beja, Silves, Badajoz et Séville puis Cordoue, Carmona et Grenade. Les Almohades contrôlent alors tout le sud de la péninsule, mais pas l'Espagne orientale. En 1157, les Almohades reprennent Almeria aux Chrétiens et vers 1160, Abd el Moumen fait fortifier Gibraltar.

Pour les arts et la culture, la conquête de l'Espagne musulmane par les Almohades allait renforcer l'apport d'influences hispaniques au Maghreb, processus déjà déclenché par les Almoravides. Abd al-Moumen meurt en 1163 à Salé d'où son corps est transporté et inhumé à Tinnel, auprès de celui du Mahdi.

Le règne d'Abou Yacoub Youssef (1163-1184)

Le règne du second calife, Abou Yacoub Youssef, fils du Zénète Abd el Moumen et d'une Masmouda issue d'une lignée de notables de Tinnel, coïncide avec l'apogée de la dynastie almohade. Pour la première fois depuis l'époque de la paix romaine, les villes d'Afrique du Nord connaissent prospérité et stabilité grâce à la paix marocaine. Dans la péninsule ibérique, Abou Yacoub Youssef, contrôlant Al-Andalous, entreprit en vain de conquérir la partie orientale de l'Espagne musulmane. En effet, suite aux offensives menées par le roi de Castille Alphonse VIII le Noble contre Cordoue, Malaga, Grenade et Ronda, Abou Yacoub Youssef décida d'accentuer ses efforts après avoir repris Evora au même assaillant en 1181. C'est au cours du siège de la ville portugaise de Santarem en 1184 que le calife sera mortellement blessé. Il fut enterré à Tinnel près de son père et d'ibn Toumert.

Esprit curieux et ouvert, Abou Yacoub Youssef s'entourait de lettrés et célèbres philosophes comme Ibn Taifal et Ibn Rochd (Averroès) qui vécurent à sa cour. Ses séjours à Séville lui avaient fait apprécier les plaisirs et les raffinements qui faisaient le charme de la vie de cour sur les bords du Guadalquivir et c'est à Al-Andalous qu'il donna la priorité tout au long de son règne.

Le règne d'Abou Youssef Yacoub al-Mansour (1184-1199)

Abou Youssef Yacoub al-Mansour était le fils aîné et l'héritier désigné d'Abou Yacoub Youssef. Le nouveau souverain dû très rapidement faire face à la pression chrétienne grandissante en Espagne. C'est suite à la grande victoire d'Alarcos (Al Araq) le 18 juillet 1195, qu'Abou Youssef prit le titre glorieux d'al-Mansour (le Victorieux). En réalité, tout comme la victoire remportée à Zallaca par les Almoravides, celle d'Alarcos ne faisait que contenir une poussée chrétienne de plus en plus importante.. Yacoub al-Mansour mena de nombreuses expéditions en Espagne mais également en Afrique du Nord où un mouvement de rébellion grandissait. Lorsque le calife meurt à Marrakech en 1199, la situation est loin d'être définitivement clarifiée aussi bien en Espagne qu'au Maghreb.



Yacoub al-Mansour a marqué la civilisation de son époque par la cour brillante qui l'entourait à Marrakech où affluaient savants, philosophes, poètes et artisans, et par l'élaboration de projets architecturaux grandioses. En effet, il laissa derrière lui une imposante œuvre architecturale. Son règne qui coïncide avec l'apogée de la dynastie, voit s'élever à Rabat, la mosquée de Hassan dont le minaret inachevé exprime le sens de la grandeur almohade. A cette plastique monumentale répond un décor large et aéré se prêtant à l'austérité imposée par le puritanisme des réformateurs. La mosquée de Tinnel et la Koutoubiya de Marrakech présentent aussi un certain monumental et une ornementation élégante et sobre. Les portes imposantes au décor majestueux et sobre et aux lignes épurées des grandes villes comme Rabat et Marrakech reflètent également la grandeur almohade.

Le règne de An Nassir (1199-1213)

Fils d'Abou Youssef Yacoub, Mohammed An Nassir eut beaucoup de difficulté à maîtriser Ifriqiya où seules les



grandes villes demeuraient soumises à son autorité. Vers 1206, et après de nombreuses expéditions, l'Afrique du Nord parut ainsi pacifiée et la paix marocaine y règne au cours de la première décennie du XIII^e siècle. Les îles Baléares furent conquises en 1202. Le règne d'An Nasir semblait donc continuer celui de son glorieux prédécesseur. Il ne lui manquait qu'à remporter en Espagne une victoire décisive. Une victoire qui serait la suite logique du désastre infligé aux Chrétiens à Alarcos en 1195. Le destin en décida autrement.

La bataille de Las Navas de Tolosa (16 juillet 1212) où, pour une fois, tous les princes chrétiens de la péninsule formaient l'union sacrée contre le péril commun, fut décisive pour le déclin des Almohades. Un grand massacre dans les rangs marocains eut lieu et le désastre fut considérable. An Nassir rentra à Marrakech. Les Chrétiens n'exploitèrent pas leur victoire mais le souverain marocain évaluait bien l'ampleur de cet irréparable échec. Il mourut l'année suivante, probablement empoisonné. Il laissa le pouvoir à son fils al-Mostansir qui, tout comme ses successeurs, fut incapable de redresser une situation difficile devenue très complexe.

Le déclin de l'empire, entamé par la défaite de Las Navas, va se prolonger jusqu'en 1269 avec le développement de nouveaux royaumes de Taifas en Espagne favorisant les entreprises chrétiennes et l'apparition de la menace représentée par la tribu Zénète des Beni Merine qui donnera bientôt au pays une nouvelle dynastie. Depuis 1228, l'Espagne ainsi que l'Ifriqiya échappaient à l'autorité marocaine.

L'oeuvre Almohade

Victorieux des Almoravides du désert, les Almohades devaient à leur tour céder la place à une nouvelle dynastie. Ils avaient donné au Maroc médiéval sa plus grande extension ainsi que l'éclat d'une civilisation née de la symbiose étroite réalisée en l'espace d'un peu plus d'un siècle par la vitalité des peuples berbères et les raffinements de la culture andalouse.

La période almohade représente l'âge d'or de la civilisation islamique du Maghreb. En effet, jamais auparavant, l'économie, les arts et les lettres, n'avaient atteint un tel degré de prospérité.

Economiquement, l'empire constitue, encore plus que sous les Almoravides, l'intermédiaire obligé entre l'Europe occidentale et l'Afrique subsaharienne. Le dinar d'or almohade, par exemple, comme son prédécesseur le dinar d'or almoravide, était pris comme référence et comme monnaie de change sur les marchés d'Europe où il était très prisé.

Concernant les arts et les lettres, la volonté des souverains d'exercer un véritable mécénat artistique et intellectuel fut prédominante. Un grand nombre de savants, philosophes, poètes et artisans furent attirés à la cour et protégés comme Ibn Tofail, Ibn Rochd (Averroès) ou encore Maimonide. Le mécénat almohade joua un rôle déterminant dans le développement de la pensée et de la création artistique.

La mosquée de Hassan, la Koutoubiya de Marrakech et la Giralda de Séville, véritables chefs-d'œuvre et reflet de la grandeur almohade, comptent parmi les réalisations les plus grandioses de l'art islamique. Il en est de même pour les portes monumentales des grandes villes au décor majestueux comme Bab Agnaou à Marrakech. Cette ville sous les Almohades devint l'une des plus grandes capitales impériales du monde. Elle fut non seulement la capitale politique de l'Occident musulman mais encore son principal centre intellectuel.

Située au cœur du Haut-Atlas, Tinmel, berceau de la dynastie, fit également l'objet de vastes projets architecturaux. Elle fut dotée d'une splendide mosquée dont les vestiges traduisent la magnificence d'autrefois.

Les Mérinides (1258-1359)

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)



Venant du Grand Sud, Berbères de la branche Zénète, les Beni Merine étaient originaires des hauts plateaux et des confins sahariens. A partir de 1216, profitant de l'affaiblissement du pouvoir almohade, ils pénètrent dans les régions situées au Sud du Rif et, poursuivant leur progression vers le centre du Maroc, ils exigent un tribut des sédentaires apeurés. Les villes de Taza et de Fès monnaient leur départ. Les ambitions des premiers Mérinides semblent alors se limiter à la domination des plaines riches et à « la récolte » de l'argent.

Les Almohades réagissant, en 1244, les merinides abandonnent rapidement les riches terroirs du Maroc central et regagnent le Sud pour peu de temps. A partir de l'année suivante, conscients de l'affaiblissement croissant des Almohades, ils reprennent leur marche vers le nord, déclenchant ainsi un processus qui ne s'arrêtera qu'avec leur victoire obtenue grâce à l'alliance ou l'aide des autres tribus du groupe Zénète et celle des Sanhaja. Cette alliance et cette aide compensaient leur infériorité numérique. A leur tête se trouvait Abou Yahya Abou Bakr (1244-1258), premier grand émir mérinide. A partir de la même année (1244) la conquête mérinide systématique du Maroc est déjà bien entamée avec, pour nouvelle capitale, Fès. Les Almohades se trouvent alors isolés dans leur fief de Marrakech.

Abou Youssef Yacoub (1258-1286) : fondateur de la dynastie

A la mort de son frère Abou Yahya Abou Bakr en 1258, Abou Youssef Yacoub est considéré comme le premier souverain mérinide. Il acheva l'œuvre de son frère en supplantant définitivement les Almohades au Maroc, s'emparant de Marrakech en septembre 1269 pour ensuite se lancer dans une audacieuse politique espagnole en intervenant par quatre fois en Andalousie (en 1275/6, en 1277, en 1282/3 et en 1285) s'y épuisant sans que l'Islam réussisse à faire reculer le front de la Reconquête chrétienne. Plus grave encore, à sa mort en 1286, le Maroc se trouve désormais possesseur de villes espagnoles qu'il fallait défendre. Abou Youssef, à l'étroit dans sa capitale Fès, décide de créer une ville nouvelle afin d'y installer son administration, son Makhzen. Il fonde Fès Jdid en 1276 et commence la construction de medersas.

L'intervention mérinide en Espagne fut celle qui eut la plus grande signification. Le royaume nasride de Grenade, menacé par la reconquête chrétienne et surtout castillane, fit appel aux Mérinides. En 1286, Sanche IV, devenu roi de Castille, demande la paix, fait envoyer à Fès des exemplaires précieux du Coran et d'œuvres littéraires et s'engage à améliorer le sort des communautés musulmanes en terre chrétienne.

Abou Yacoub Youssef (1286-1307)

Fils et successeur du premier souverain mérinide, Abou Yacoub Youssef perdra la quasi-totalité des possessions marocaines en Espagne. Même sur la rive africaine du détroit, Ceuta tombera aux mains des troupes nasrides de Grenade. Au Maroc, il doit faire face à d'incessantes révoltes. La seule réussite ou victoire de son règne sera, à partir de 1300, la conquête d'Oran et de sa région, d'Alger et de ses environs ainsi que le massif de l'Ouarsenis. Avec l'assassinat du sultan en 1307 dans son palais de Mansoura et la levée du siège de Tlemcen, seule la capitale de la dynastie Abdalaouide échappera à la conquête mérinide. Le royaume de Tlemcen est cependant grandement affaibli.

Sur le plan religieux, Abou Yacoub Youssef introduit en 1292, la fête du « Mouloud » commémorant la naissance du Prophète. Heurtant de nombreux orthodoxes, la fête cependant ne s'instaurera que lentement. L'Ifriqiya, à qui Abou al-Hassan avait voulu l'imposer, ne l'adoptera qu'à la fin du XIV^e siècle.

Abou Rabia (1308-1310)

Succédant au bref règne d'une année d'Abou Thabet, le frère de ce dernier, Abou Rabia accède au pouvoir en 1308. C'est sous son règne que la ville de Ceuta ainsi que deux ou trois villes en Espagne sont reprises ou réoccupées.

Abou Said Othman (1310-1331)



A la mort d'Abou Rabia en 1310, fils du fondateur de la dynastie Abou Youssef Yacoub et grand-oncle d'Abou Rabia, Abou Saïd Othman est proclamé sultan à Taza. Les incertitudes sont telles qu'il envoie son fils Abou al-Hassan à Fès afin d'y occuper le palais et de placer le trésor et les arsenaux sous son autorité. Il demande également au makhzen et à l'armée de lui prêter serment.

Il intervient en Espagne et réussit à sauver Grenade même si la Reconquête chrétienne tenait désormais toutes les côtes du détroit, en particulier, Gibraltar et Tarifa. Les Mérinides réussirent à reconquérir Algésiras en 1329 et à asseoir fermement leur domination sur Ceuta. Au Maghreb, Abou Saïd usa d'une politique d'alliances et de pactes d'amitié, maintenant presque toujours la paix avec Tlemcen et nouant des liens avec Tunis. Ceux-ci furent concrétisés par le mariage de son fils Abou al-Hassan avec la fille du roi hafside Abou Bakr.

Abou al-Hassan (1331-1351)

Abou al-Hassan, forte personnalité politique et religieuse, fut incontestablement le plus grand des souverains mérinides. C'est surtout dans le domaine de la civilisation et la réalisation de mosquées et de medersas que son œuvre gigantesque s'épanouit pleinement.

Abou al-Hassan laissa, après vingt ans de règne, un héritage architectural, religieux et culturel important, faisant presque oublier le bilan final désastreux de sa politique extérieure. Et pourtant, son règne fut tout d'abord une longue suite de victoires tant en Espagne qu'au Maghreb. En effet, en 1334, commença une campagne de trois ans au cours de laquelle Oujda et toute la région comprise entre cette ville et Alger incluse passèrent sous le contrôle d'Abou al-Hassan. Le 13 avril 1337, Tlemcen fut prise entraînant la disparition de l'Etat abdalaouide.

Suite à la mort de son beau-père, le sultan hafside Abou Bakr en 1346, Abou al-Hassan soumet tout le sud de la Tunisie et prend Tunis en 1347, faisant du Maroc la seule puissance du Maghreb. Il a refait l'unité de l'Afrique du Nord même s'il ne réussit pas à la conserver puisque la méthode administrative mérinide s'effondra très vite. La situation de la péninsule Ibérique est encore plus grave puisque dès 1344, l'Espagne mérinide disparaît complètement. En quelques mois, l'empire marocain s'écroula.

En 1350, après deux années de peste noire au Maghreb, Abou al-Hassan doit faire face à la révolte de son propre fils, le futur sultan Abou Inane à Tlemcen et celles de plusieurs tribus au Maroc. Après avoir été vaincu, Abou l'Hassan devient un fugitif poursuivi dans le Haut-Atlas par son fils. A sa mort en 1351, son fils rebelle l'inhuma dans la nécropole mérinide de Chellah à Rabat. Abou Inane honorait ainsi la dépouille de son père en la ramenant dans cette nécropole qu'Abou al-Hassan avait embellie d'une monumentale et magnifique enceinte.

Abou Inane (1351-1358)

Son règne montre mieux encore les difficultés, désormais insurmontables, rencontrées par les Mérinides. Il voulait cependant refaire la grandeur mérinide. Plusieurs de ses expéditions militaires furent couronnées de succès lui permettant de reprendre Tlemcen, Constantine, Bône et même Tunis, villes qu'il conserva moins longtemps que son père, ne s'y maintenant que quelques semaines tout au plus. Avec l'assassinat d'Abou Inane, mort étranglé par un de ses vizirs en 1358, la décadence mérinide est amorcée.

La décadence mérinide et la régence des Beni Wattas

Pendant plus d'un siècle, jusqu'en 1465, l'anarchie la plus complète régna, engendrée par les intrigues de palais, par la déposition et l'assassinat de sultans. En effet, parmi les dix-sept sultans qui « succédèrent » à Abou Inane, sept furent assassinés et cinq déposés, le pouvoir étant véritablement entre les mains des vizirs. La dislocation territoriale, avec des régions entières se rendant quasiment indépendantes (dans le Souss, le Tafilalet, le Rif, ...) et les invasions étrangères,



contribuèrent également à la décadence mérinide.

L'émiettement territorial voit naître des fiefs, des royaumes indépendants dont les plus puissants furent ceux de Marrakech, s'appuyant sur l'Atlas, et du Tafilalet, autour de Sijilmasa, dominant le commerce saharien. Tous sont véritablement indépendants de ce qu'il faut nommer le royaume de Fès, siège des Mérinides, et non plus le Maroc. Partout au Maroc, la féodalité triomphe, accélérant la chute des Mérinides. La conquête par le Portugal au XVe siècle d'une large façade maritime au Maroc amorçait une résistance nationale et religieuse et contribuait à la décadence mérinide.

L'oeuvre Mérinide

L'héritage mérinide s'avère monumental, réservant une place toute particulière aux édifices religieux. Les sultans de cette dynastie entreprirent la construction de nombreuses mosquées et medersas, cherchant par tous les moyens à se donner un rôle dans la propagation de l'Islam, se montrant les bienfaiteurs de l'Islam, espérant acquérir par là une « légitimité islamique ». En effet, une de leur faiblesse politique fut qu'à la différence des Almoravides ou des Almohades ils n'étaient pas des réformateurs religieux. Ils n'avaient aucun prestige en ce domaine, car ils n'avaient pas une origine chérifienne. Désireux de donner à leur pouvoir une légitimité islamique qui compenserait leur absence de prestige religieux, les Mérinides réalisent un laborieux programme de fondations religieuses. La fondation de zaouias ou édifices religieux appartenant à une confrérie religieuse (comme Anemli à Taza ou al-Nossak à Salé), de nombreuses mosquées et oratoires de quartier et l'institution de medersas. Chella, nécropole des « combattants de la guerre sainte » affirme et glorifie la politique de « jihad » de la dynastie.

Le XIIIe siècle et la première moitié du XIVe siècle ont été l'âge classique d'un art hispano-maghrébin désormais implanté au Maroc, sur lequel s'exercent, en plus de la séduction andalouse, des influences orientales qui concrétisent les liens d'amitié d'abord entre les Hafside d'Ifriqiya et les souverains mérinides, puis entre ces derniers et les sultans mamelouks du Caire. C'est à partir de ces bases que sont trouvés et fixés les thèmes et les formules qui seront transmis à l'art des siècles suivants. Comme leurs prédécesseurs almoravides et almohades, les grands souverains mérinides de cette époque ont donné au Maroc plusieurs de ses plus beaux monuments.

La dynastie mérinide a fait de Fès sa capitale pendant trois siècles. Abou Youssef Yacoub fonde en 1276, une ville nouvelle, Fès-Jdid, véritable cité administrative et militaire de la dynastie. Il fonde à Fès al-Bali en 1271, la première medersa, celle « des Dinandiers » ou Seffarin. Ses successeurs élèveront à Fès-Jdid un palais, des mosquées et à Fès al-Bali ils fonderont de belles medersas. Après la chute de Grenade en 1492, Fès devient la principale héritière de la civilisation hispano-maghrébine et la grande métropole d'art de l'Occident musulman.

Le dernier quart du XIIIe siècle jusqu'à la fin du règne d'Abou al-Hassan est la plus belle époque de l'art mérinide où s'affirme la quête architecturale d'un équilibre harmonieux. La ville de Tétouan est fondée par ce même sultan au début du XIVe siècle. Elle sera détruite en 1339 par le roi de Castille Henri III et reconstruite au XVIe par des réfugiés andalous. Abou Yacoub construit devant Tlemcen la ville de siège Mansoura. Avec Abou Said débute le grand mouvement de construction des medersas. L'apogée de la dynastie, sous Abou al-Hassan, voit s'élever de nombreux monuments dans les grandes villes du Maroc et à Tlemcen de riches sanctuaires et medersas sont fondés. Avec Abou Inane, le plan de l'édifice atteint un équilibre parfait même si le décor, vivant sur les formules du passé, ne se renouvelle déjà plus. Sous son règne sont construites de nombreuses mosquées et medersas dont la Bou Inaniya qui, à l'imitation des medersas orientales, est en même temps mosquée-cathédrale avec une salle de prières de moyenne dimension, un grand minaret et un beau minbar. Dans la ville de Salé, qui atteint son apogée au XIVe siècle, sont construites la grande mosquée Jamiâ al-Marini, la medersa d'Abou al-Hassan, la zaouia al-Nossaq et la belle porte Bab al-Mrissa. A Meknès, la dynastie mérinide fonde la medersa al-Qadi et édifie la qasba. A Tafersat, dans la région de Meknès, la zaouia est construite.



L'architecture religieuse mérinide se distingue de celle des Almohades. Les mosquées-cathédrales n'atteignent plus de vastes proportions étant généralement plus profondes que larges et sont maintenant de taille moyenne. La porte principale, dans l'axe de l'édifice, est souvent décorée et de grande dimension, en particulier dans les monuments de Tlemcen. Le minaret, bâti de brique et décoré d'entrelacs de mailles appareillés en brique, le plus souvent sur fond de mosaïque de faïence, est de grande taille par rapport à l'édifice qu'il domine. Le minaret possède une couronne en forme de large frise de zelliges à étoiles polygonales. Les minarets mérinides, d'une grande élégance de lignes et d'une délicate polychromie, sont une des gloires de l'art mérinide.

L'époque mérinide est celle des medersas, fleurissant partout dans les villes, véritables chefs-d'œuvre de l'architecture à ornementation sculptée et polychrome foisonnante. Le nombre élevé de ces collèges du Moyen-Age dans presque toutes les villes fait du Maroc le pays musulman qui en compte le plus. Différentes de taille, de proportions et de décor, les medersas se composent suivant le même tapis architectural, autour d'un patio à portique plus ou moins vaste, dont le centre est occupé par une vasque ou un bassin. Des chambres sont disposées au rez-de-chaussée et à l'étage; sur un des petits côtés s'ouvre une salle de prières.

C'est dans les medersas que toutes les nuances de l'ornementation monumentale mérinide s'épanouissent pleinement. En effet, le patio, les galeries et parfois les couloirs sont luxueusement décorés de zelliges surmontés de sculptures sur plâtre et de bois sculptés et peints. Le sens des lignes et des volumes caractéristiques de l'architecture almohade est à présent relégué au second plan derrière le goût de l'abondance ornementale. Œuvres d'une rare perfection décorative, les medersas n'avaient cependant pas l'exclusivité d'une riche ornementation puisque cette dernière fut également employée dans la décoration de palais, sanctuaires et riches demeures.

D'après le « Roudh el Qirtas » c'est au début du XIVe siècle, sous les Mérinides, que la construction de maisons à décoration foisonnante débute à Fès. Ces demeures, dont quelques rares exemples sont conservés à nos jours, telle Dar Demana à Fès, témoignent de l'art de bâtir de cette époque. Les plus belles des résidences citadines sont ornées de plâtres et de bois sculptés ; le sol et le bas des murs du patio sont couverts de zelliges. Ces maisons reprennent avec plus de simplicité les dispositions décoratives des medersas. Les demeures citadines aux siècles suivants, resteront fidèles à ce parti.

Sous les Mérinides, des projets urbanistiques furent également entrepris, comme la construction de marchés, de fondouks ou hôtelleries, de hammams et de fontaines. Ainsi pendant près d'un siècle, l'art mérinide connaît une remarquable floraison. La tradition architecturale mérinide, après une période de décadence au XVe siècle, survit sous les Saadiens et les Alaouites.

Comme leurs prédécesseurs, les Mérinides ont repris la tradition de mécénat qui a joué un très grand rôle dans l'épanouissement de la civilisation musulmane. La cour mérinide attire un grand nombre d'intellectuels de l'Occident musulman, tels Ibn Khaldoun, Ibn Khatib, Ibn Marzouq et bien d'autres.

Les Wattassides (1471-1554)

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

C'est dans un contexte politiquement et économiquement difficile, qu'une nouvelle dynastie apparaît au Maroc, celle des Beni Wattas, Berbères du groupe Zénète proche des Beni Merine. Originaire de Libye, cette tribu était établie dans le Rif, au bord de la Méditerranée. De leur forteresse de Tazouta, entre Melilla et la Moulouya, les Beni Wattas ont peu à peu étendu leur puissance aux dépens de la famille régnante. Ils ne s'installent pas au pouvoir à la suite de conquêtes, étant à la base régents exerçant la réalité du pouvoir. Mais à partir de 1471, Mohammed al-Cheikh (1471-1504), ayant échappé au massacre des Wattassides par le dernier sultan mérinide Abd al Haqq (1458-1465), devient le premier



sultan de la dynastie des Wattassides. Elle fut impuissante à enrayer la décadence marocaine, à rétablir la paix et l'unité et à mettre un terme à la conquête portugaise.

Mohammed al-Cheikh, premier souverain wattasside innove : son makhzen, sa garde et son armée sont tous arabes. Malgré une tentative d'imposer des réformes nécessaires, une politique matrimoniale habile et tous leurs efforts pour s'attirer la sympathie des tribus arabes et des chorfas, les Wattassides ne parviennent pas à obtenir leur adhésion. Marqués par leurs origines et leur parenté Mérinide et Zénète, il leur manque l'indispensable prestige religieux. Les Wattassides lient leur échec à maîtriser la féodalité et à rassembler les terres éparpillées du royaume à cette absence de prestige religieux. Aussi, au lieu de lutter contre les Portugais, ils développent la guerre civile. Inquiets des progrès des chorfas Saadiens dans le Sud, ils cherchent un appui chez les Turcs. La chute de Grenade, événement extérieur que les Wattassides sont incapables d'empêcher, augmente leur impopularité.

Un des facteurs déterminants de cette incapacité venait du fait que le Détroit était aux mains des Portugais qui occupaient les trois principaux ports de la côte marocaine, à savoir Ceuta (prise en 1415), Tanger (prise en 1471) et El-Ksar al-Seghir (prise en 1458). Après la victoire de Grenade en 1492 par les troupes des « Rois Catholiques », Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, les Andalous sont expulsés de la péninsule ibérique. Ils s'installent à Tétouan, Fès ou Salé, exercent le commerce ou l'artisanat. Mais le malaise s'étend. En effet, les Andalous ont conscience d'être mal accueillis, de ne pas être choisis pour participer au makhzen wattasside. Ils vont néanmoins contribuer par leur présence et leur ingéniosité à redonner une certaine vigueur à l'art marocain, en particulier dans le domaine de l'hydraulique.

Sous le règne de Mohammed al-Cheikh, le Maroc souffre d'un démembrement et de la dissociation territoriale. Au Nord, des régions toutes entières entrées en dissidence refusent l'autorité du sultan Wattasside alors qu'au Sud, la région de Marrakech se rend indépendante. Au même moment, les Portugais s'implantent de plus en plus largement sur le littoral atlantique.

Les règnes des quatre autres sultans wattassides - Mohammed al-Bortougali « le Portugais » (1505-1524), Ahmed al Wattassi (1524-1548 ; puis 1548-1550), An Nasir al-Qasri (1548) et Bou Hassoun (1554) - furent une succession d'échecs aussi bien face aux Portugais qu'ils combattaient par instants ou avec lesquels ils concluaient de longues trêves que face au démembrement du Maroc. Au Nord, les émirs de Tétouan et de Chechaouen deviennent quasiment indépendants du Sultan. De plus, étant en première ligne face aux Portugais, ils deviennent chefs de guerre sainte, défenseurs de l'Islam. Au Sud, la montée en puissance de la famille Saadienne, maîtresse de Marrakech depuis 1522, représente une véritable menace pour le pouvoir Wattasside. Les Saadiens reconnus comme "cherifs" jouissaient d'un immense prestige surtout depuis que l'un des leurs, Abou Abdallah, avait, dans le Souss, pris la tête de la résistance contre les Portugais. Ils réussirent à arracher Agadir aux Chrétiens en 1541 et les forcèrent à évacuer Safi et Azemmour qu'ils avaient prises en 1481 et 1486. Ils apparaissent comme les champions de l'Islam alors que les Wattassides avaient conclu une courte trêve avec les Portugais afin de pouvoir combattre sur un seul front, celui du Sud, celui des Saadiens. Lutte qui se solda par la chute des Wattassides et la victoire des Saadiens.

L'impuissance de la dynastie wattasside à rétablir la paix et l'unité et à mettre un terme à la conquête portugaise aggrava la décadence marocaine déjà amorcée sous les Mérinides. La vie économique et culturelle et la création artistique du pays en pâtirent gravement ne pouvant s'épanouir dans un climat d'insécurité et d'instabilité totales. Nos connaissances sur cette période demeurent très vagues. Cependant, de nouveaux foyers « culturels » ruraux, les zaouïas, se multiplient à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle, attestant du regain de vie religieuse caractéristique des périodes de grandes crises. Ces centres de divulgation religieuse remplacent en quelque sorte les medersas citadines que le pouvoir ne soutient plus. Les zaouïas dispensent un enseignement religieux « engagé », dominé le plus souvent par la notion de jihad, la conservation de valeurs menacées, le renforcement de l'obéissance à des règles indiscutables et la méfiance de la discussion, des échanges intellectuels. Par la suite, les zaouïas font de leurs étudiants des



propagateurs actifs du rayonnement de la zaouia qui les a formés. Le genre littéraire dominant alors est celui de l'hagiographie. La puissance d'un grand nombre de ces confréries ou zaouias devient très rapidement prépondérante. C'est ainsi que les zaouias « Chadiliya » du Draa, du Souss, font désigner comme chefs de Guerre Sainte des Saadiens, membres d'une famille chérifienne du Draa qui par la suite allait fonder la dynastie Saadienne.

Les Saâdiens (1511-1659)

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

Les Wattassides étant impuissants à enrayer la décadence marocaine, à rétablir la paix et l'unité et à mettre un terme à la conquête portugaise, perdent progressivement le pouvoir au profit des Saadiens. Comme le pouvoir est d'essence religieuse et que l'ascendant des Wattassides est faible, les marabouts, détenant une légitimité religieuse et ayant le moyen d'exercer leur autorité sur la population, ont vu leur influence grandir. En effet, à la fin du XV et au début du XVI, face au démantèlement du pouvoir central wattasside, les chefs des zaouias ou confréries religieuses apparurent comme les « derniers défenseurs » de l'Islam menacé, jouant un rôle de premier plan dans la résistance contre les Portugais, lançant des appels à la Guerre Sainte, au Jihad contre les envahisseurs chrétiens, suscitant des volontaires et collectant des fonds.

Les zaouïas « Chadiliya » du Draa, du Souss, ayant toutes à leur tête des disciples d'El Jazouli, font désigner comme chef de guerre sainte des membres d'une famille chérifienne de la vallée du Draa, celle des Saadiens. C'est alors que le rôle religieux des Saadiens commence.

Etant chérifs, leur prestige était déjà immense mais grandissait, depuis que l'un des leurs, Abou Abdallah Mohammed, avait dans le Souss, pris la tête de la résistance contre les Portugais. En 1511, prenant le surnom d'El Qaïm bi Amr Allah, il est chargé de conduire la guerre sainte contre les Portugais installés à Founti (Agadir ou Santa Cruz de Aguer pour les Portugais). En plus de la cause religieuse, celle de la défense du commerce saharien, vital pour l'économie marocaine, est implicite dans la lutte contre l'occupation lusitanienne. En définitive, les Saadiens vont se battre contre des envahisseurs mais aussi contre des concurrents. Ils sont d'abord des marabouts et des commandants de guerre sainte dans le Souss (entre l'attaque d'Agadir en 1511 et 1517), et par la suite dans tout l'Anti-Atlas et le Haut-Atlas.

En 1524, Ahmed al-Aarej (1517-1554), aîné des fils et successeur d'Al Qaïm, s'empare de Marrakech. Les Saadiens réussirent à arracher Agadir aux Portugais en 1541 et forcent les Chrétiens à évacuer Safi (prise par les Portugais en 1481) et Azemmour (prise par les Portugais en 1486). Ils apparaissent comme les défenseurs de l'Islam tandis que les Wattassides avaient conclu une trêve avec les Portugais afin de se battre sur un seul front, celui du Sud. Lutte qui se solda par l'échec des Wattassides et la victoire des Saadiens avec la prise décisive de Fès par Mohammed al-Cheikh le 13 septembre 1554.

La politique portugaise au Maroc s'achève, les menaces chrétiennes sur le pays se dissipent et le Maroc est alors réunifié. Désormais maîtres des grandes voies sahariennes, les Saadiens reprennent le monopole du trafic des caravanes. C'est alors qu'ils doivent faire face à un danger extérieur, les Turcs. Toute la politique étrangère de cette dynastie marocaine sera guidée par le désir de protéger ses frontières contre la menace turque.



Le règne de Mohammed al-Cheikh (1554-1557)

En réussissant à s'emparer de la place forte portugaise d'Agadir en 1541, Mohammed al-Cheikh apparut dès lors comme le protecteur de l'Islam et, devenu héros national, son prestige éclipsa celui du sultan wattasside de Fès.



Lorsque Mohammed al-Cheikh succède à Ahmed al-Aarej, les derniers Wattassides fuyant le Maroc se font massacrer par des pirates. La première victoire du règne de Mohammed al-Cheikh en tant que souverain du Maroc est la prise de Fès le 13 septembre 1554. Afin de se démarquer de ses prédécesseurs, Mohammed al-Cheikh fait de Marrakech sa capitale.

Conscient du danger expansionniste de l'Empire ottoman, Mohammed al-Cheikh, héros de la Guerre Sainte contre les Chrétiens, probablement dans un élan nationaliste afin de sauvegarder l'indépendance du Maroc, noue une alliance avec le roi d'Espagne, flambeau de la Chrétienté. Paradoxalement, les Saadiens, ennemis des Turcs, sont fascinés et très attirés par la grandeur ottomane, spécialement par sa force militaire. Sous le règne de Mohammed al-Cheikh, une fonderie de canons fut créée à Fès et l'armée marocaine dotée d'un parc d'artillerie. Il incorpora même à son armée des éléments turcs et tenta de la modeler à l'image de celle du sultan de Constantinople, ce qui lui vaudra d'être assassiné par sa garde turque lors d'une expédition dans l'Atlas et d'avoir sa tête accrochée aux murs de Constantinople. La menace qu'il représentait pour l'expansion de l'Empire ottoman disparaissait.

Le règne de Moulay Abdallah al-Ghalib Billah (1557-1574)

Fils de Mohammed al-Cheikh, Moulay Abdallah lui succède et poursuit sa politique intérieure d'unité nationale et de consolidation du pouvoir central ainsi que sa politique extérieure d'indépendance face à la menace ottomane. Afin de se ménager l'appui des chefs religieux hostiles au maintien de l'alliance espagnole, il entreprend en vain le siège de Mazagan.

En 1574 le sultan Moulay Abdallah succombe à une crise d'asthme et son fils qu'il avait désigné comme son héritier lui succéda pour un bref règne de deux années. Cette succession allait ouvrir une terrible guerre dynastique qui allait provoquer la bataille de l'oued al-Makhazin le 4 août 1578.

Le règne de Mohammed al-Moutaouakil dit « al-Mesloukh » (1574-1576)

La tradition dynastique saadienne, voulait que la succession au trône revienne d'abord aux frères du sultan décédé, au plus âgé des mâles de la famille. En désignant comme héritier du royaume son fils aîné Mohammed al-Moutaouakil, Moulay Abdallah provoqua une guerre inévitable entre l'oncle Abd-al-Malek et le neveu Mohammed al-Moutaouakil. D'autant que Abd-al-Malek, après la mort de son père le sultan Mohammed al-Cheikh, se sentant menacé par son frère Moulay Abdallah qui projetait de l'assassiner, s'était réfugié à Constantinople. Or lorsque le sultan Moulay Abdallah meurt en 1574, estimant que le royaume du Maroc lui revient de droit, Abd-al-Malek alors à Alger, décide de « récupérer » son héritage, c'est-à-dire le trône marocain, avec l'aide de la Turquie qui avait enfin trouvé le moyen d'entrer au Maroc.

Vers la fin juin 1576 à quelques dizaines de kilomètres de Rabat eut lieu le second combat important, et cette fois, décisif, entre les deux prétendants au trône. A nouveau vaincu, Mohammed al-Moutaouakil se réfugia d'abord dans les montagnes, laissant son oncle faire une entrée triomphale dans la capitale des Saadiens, Marrakech. Le sultan déchu, désireux de reprendre son trône, ira jusqu'à offrir au roi du Portugal, Dom Sébastien, un quasi-protectorat sur le Maroc en échange de son aide. Le jeune monarque lusitanien pensa probablement qu'il tenait là l'occasion de venger l'échec portugais des années 1540.

Le règne d'Abd-al-Malek al-Moatassem Billah (1576-1578)

Ayant beaucoup voyagé, Abd-al-Malek fut un sultan ouvert à la modernité surtout dans le domaine de l'armement et de la stratégie militaire. Son séjour à Constantinople, capitale de l'empire ottoman, avait été très enrichissant. Après deux années de règne, Abd-al-Malek réussit à éloigner ses alliés turcs dont la préoccupation première n'était pas le Maroc puisqu'une épuisante campagne vers la Perse venait de commencer en 1578. Le sultan marocain réussit également à



rétablir l'alliance espagnole. Afin d'aider Mohammed al-Moutaoukil à reconquérir le pouvoir au Maroc, le roi du Portugal décida une intervention militaire qui allait lui coûter la vie et l'indépendance de son royaume.

Toutes les tentatives du sultan Abd-al-Malek pour raisonner Dom Sébastien et sauver la paix furent vaines. En même temps, le souverain marocain préparait son armée à la guerre. C'est dans ce contexte qu'éclata la bataille de l'oued al-Makhazin ou bataille dite des « Trois Rois » qui se solda par le décès des trois rois et par la brillante victoire des Saadiens remportée le 4 août 1578. Abd-al-Malek, déjà gravement malade au début de la bataille, succomba rapidement à la maladie alors que Dom Sébastien et Mohammed al-Moutaoukil se noyèrent dans l'oued al Makhazin en essayant de fuir. La mort du sultan Abd-al-Malek fut d'ailleurs cachée à ses troupes.

Lorsque le corps de Mohammed al-Moutaoukil fut identifié, les Marocains l'écorchèrent, d'où le nom d'al-Mesloukh (l'écorché) qui lui restera dans l'Histoire. Sa dépouille fut bourrée de paille et exhibée dans les principales villes du Maroc. Cette bataille témoigna de la supériorité et de la puissance de l'armée saadienne animée de l'esprit de Guerre Sainte et soutenue par l'ensemble de la nation marocaine. Pour le Portugal, la défaite fut totale et eut des conséquences dramatiques comme la perte d'indépendance ou le budget faramineux destiné au rachat des soldats prisonniers. Dom Sébastien n'ayant pas laissé d'héritier, son oncle Philippe II d'Espagne s'empara du royaume.

Sur le plan de la politique extérieure, le Maroc tira de cette brillante victoire un immense prestige face aux nations étrangères, surtout européennes. Sur le plan de la politique nationale, à l'issue de cette victoire, l'avènement du frère d'Abd-al-Malek, Abou Abbas Ahmed, surnommé immédiatement « al-Mansour » ou le Victorieux, ne fait qu'augmenter le prestige religieux des chorfas saadiens et affermir la dynastie. L'acquisition du butin de la bataille apporte au nouveau souverain une part importante de richesse.

Le règne d'Ahmed al-Mansour (1578-1603)

Abou Abbas Ahmed, frère du souverain défunt Abd-al-Malek, fut proclamé sultan sous le nom d'al-Mansour (le Victorieux), le soir de la bataille des Trois Rois, sur le lieu de la victoire marocaine. Au premier surnom va rapidement s'ajouter celui de « l'Aurique », al-Dahbi, reflétant une richesse certaine. En effet, al-Mansour al-Dahbi détient d'importantes ressources dont font partie la rançon des captifs de la bataille et l'or du Soudan conquis en 1590 qui sert à frapper une monnaie d'or d'un titre flamboyant. Une autre ressource importante est celle de l'utilisation de presses de canne à sucre dans la région de Marrakech à Chichaoua. Cette richesse lui permit de doter Marrakech, la capitale de la dynastie, de somptueux édifices, tel le palais al-Badiâ (l'incomparable), symbole du faste de son règne.

De plus, cette nouvelle situation économique et le grand prestige dont bénéficie désormais le Maroc, attirent l'attention des nations européennes, dépêchant de nombreux ambassadeurs à Marrakech et allant même jusqu'à demander des emprunts. C'est alors que le Maroc décide de développer ses relations commerciales profitant de cette situation très favorable. Seul l'Empire ottoman prend ombrage de la puissance marocaine grandissante et du prestige de son souverain. Ainsi, la politique étrangère d'al-Mansour fut caractérisée par une réelle méfiance vis-à-vis de l'impérialisme ottoman, avec pour corollaire le maintien de l'alliance avec l'Espagne. C'est sans doute pour se protéger du danger turc latent qu'il fortifie les murailles de Fès, qu'il élève dans la même ville les borjs Nord et Sud.

Le sultan marocain tout en maintenant une politique extérieure opposée aux Turcs, laisse pénétrer leur influence culturelle au Maroc. Dans le domaine civil, cette influence se manifeste dans la graphie des documents officiels et des épitaphes de la nécropole royale. Dans le domaine militaire où leur influence est indéniable, l'instruction et la formation se font souvent par des Turcs. Ce sont eux les principaux maîtres de l'arsenal royal comme de l'artillerie marocaine. Sous Ahmed al-Mansour, une véritable « turquisation » du Maroc s'opère.

Sur le plan intérieur, Ahmed al-Mansour fut le plus grand roi saadien, le seul à régner le plus longtemps et de la manière la plus absolue sur l'ensemble du territoire. En effet, il ne fut jamais contesté et de son vivant, les problèmes



religieux et politiques n'éclatèrent jamais au grand jour. Ils furent toujours contenus. Ahmed al-Mansour fut un véritable mécène dans le domaine des arts et de la culture même s'il engagea son pays dans une politique financière ruineuse en multipliant les vastes projets architecturaux surtout dans sa capitale. Il s'entoura d'une cour brillante de poètes, savants et artistes dont le luxe et le cérémonial frappaient les observateurs étrangers.

En 1603, al-Mansour meurt emporté par la peste qui ravage le Maroc depuis déjà 1588. Les vingt-cinq années de son règne constituèrent une parenthèse de paix, de stabilité et de prospérité dans l'histoire de la dynastie saadienne. En effet, à sa mort, le Maroc est un pays riche et prospère. Il s'étend au-delà du Souss, du Draa et du Tafilalet jusqu'au Soudan et atteint la capitale de l'or, Tombouctou. Cependant, cinq mois seulement après la mort d'al-Mansour, la prospérité saadienne n'est plus qu'un souvenir. Tout ce qui faisait la force du système économique saadien (sucre, or et caravanes) s'écroule. Dans le domaine de la politique intérieure, les fils d'al-Mansour se battent pour le pouvoir et la guerre civile ravage le pays.

Sur le plan extérieur, l'Espagne se rapproche de la Turquie mais en préconisant le statu quo dans la Méditerranée occidentale, éloignant désormais le danger ottoman du Maroc. Pour un quart de siècle, de 1578 à 1603, le Maroc saadien était devenu une grande puissance aux portes de l'Europe. Cet état de choses redonna vie à l'activité économique, littéraire et artistique.

L'effondrement Saâdien (1603-1659)

Immédiatement après la mort du glorieux sultan al-Mansour, le Maroc connut une période de graves troubles avec les querelles successorales, la dégradation de l'autorité centrale, les querelles régionales, le démembrement territorial et la guerre civile ravageant tout le royaume. La situation devint dramatique à tel point que la dynastie saadienne ne survivra pas à la mort d'al-Mansour. Le Maroc connut à cette époque soixante années noires de haines, violences et massacres.

Aucun des trois fils d'Ahmed al Mansour n'avait son envergure ou son autorité. Comme leur descendance, ils furent tous d'une incapacité affligeante, trop préoccupés à se battre pour le pouvoir. Ayant régné durant à peine un siècle, la dynastie saadienne finira dans un chaos total. Il faudra attendre l'arrivée des Alaouite pour que l'ordre soit rétabli au Maroc.

L'oeuvre des Saâdiens

Si politiquement la dynastie saadienne paraît avoir en partie échoué, aux plans économique et intellectuel, le siècle saadien apparaît au contraire comme particulièrement brillant. En effet, les Saadiens, malgré l'héritage de l'environnement culturel déplorable des Wattassides, ont encouragé et permis le rayonnement économique et intellectuel du Maroc. Ce rayonnement connut son apogée sous le règne du sultan al-Mansour.

Les créations artistiques les plus grandioses sont d'ordre architectural. La domination intellectuelle de Fès et Marrakech fut prépondérante pendant la période saadienne. Les sultans doteront Fès de borjs et embelliront la mosquée al-Qaraouiyn. En faisant de Marrakech la capitale impériale, les Saadiens lui accordèrent un intérêt particulier par la réalisation de la nécropole royale des tombeaux saadiens, de la medersa Ben Youssef et le palais al-Badiâ. Cette demeure dont al-Mansour voulut faire un monument digne de sa gloire et auquel on travailla presque sans relâche de 1578 à 1594 était de dimensions moyennes mais de très belle ordonnance, faisant la somme de l'acquis maroco-andalou, introduisant des matériaux et des techniques d'importation (comme les marbres sculptés d'Italie) tout en gardant le souvenir des matériaux et des thèmes des réalisations mérinides. Cet aspect est la preuve d'une solide implantation des traditions artistiques que les siècles précédents avaient mises en place.

A l'époque saadienne, l'ouverture du Maroc sur le reste du monde permit au royaume de recevoir des influences venues d'Europe, de Turquie, voire même d'Afrique sub-saharienne et d'en faire la synthèse. L'art saadien est un art



composite où se côtoient et fusionnent la tradition almohade, l'héritage mérinide et des influences ottomanes. Les formes nouvelles de la graphie cursive et l'introduction de nouveaux motifs floraux, comme l'œillet stylisé, la jacinthe, la tulipe ou la palme dentelée dans le répertoire ornemental saadien, témoignent des influences orientales.

Les Alaouites (1636 à nos jours)

[Documentation](#) - [Histoire du Maroc](#)

La dynastie alaouite qui règne aujourd'hui encore sur le Maroc en la personne du roi Mohammed VI est originaire de Yanbo en Arabie. Elle a pour ancêtre Hassan al-Dakhil, descendant du Prophète, arrivé au Tafilalet au début du XIII^e siècle sous le règne du second sultan mérinide, Abou Yacoub Youssef (1286-1307). La famille chérifienne jouit aussitôt de la considération attachée à l'illustre ascendance. Le Tafilalet devient alors le fief des Alaouites. L'incapacité des Saadiens à venir à bout de l'anarchie totale dans laquelle le Maroc est plongé va provoquer les premières réactions alaouites.

Moulay Chérif (1631-1636) et Moulay Mohammed (1636-1664)

C'est à l'âge de cinquante-deux ans, en 1631, que Moulay Chérif se voit confier par les habitants du Tafilalet le destin de la région menacée par l'expansion de la zaouia de Dila. Chef du Tafilalet, Moulay Chérif fut le premier chérif à se dresser contre les derniers souverains saadiens.

Cinq ans après sa désignation, il abdique et un de ses fils, Moulay Mohammed est choisi par les Filaliens pour lui succéder. Commenant par asseoir son pouvoir au Tafilalet même en éliminant ses rivaux, il réussit ensuite à étendre le fief filalien vers la Moulouya et la vallée du Draa et se fait proclamer sultan. Il semblerait que ce soit Moulay Mohammed qui posa les fondations de la future puissance alaouite. Son frère, Moulay Rachid, achèvera son œuvre.

Le règne de Moulay Rachid (1664-1672)



Frère cadet de Moulay Mohammed, Moulay Rachid est le véritable fondateur de la dynastie alaouite. En moins de dix ans, de 1664 à 1672, Moulay Rachid réussira à imposer son autorité sur tout le Maroc, commençant par le contrôle de toute la voie caravanière de Sijilmassa jusqu'à la basse vallée de la Moulouya. Cet axe était stratégiquement et économiquement important puisque d'une part il permettait de relier la Méditerranée aux confins sahariens et d'autre part les profits de l'itinéraire marocain du commerce transsaharien allaient permettre à Moulay Rachid de financer ses campagnes militaires et d'armer ses troupes.

En 1668, il entreprit l'élimination de la puissante zaouia de Dila. Le cœur même de la confrérie, l'agglomération de Dila, fut prise puis rasée. L'année suivante, la ville de Marrakech fut conquise et en 1670, ce fut au tour de la zaouia d'Igh. Grâce à ses conquêtes, Moulay Rachid était parvenu à mettre fin à une longue période d'anarchie. Politiquement, l'Etat marocain était reconstitué.

L'effort politique ne détourna cependant pas ce premier grand monarque alaouite de l'œuvre civilisatrice. C'est ainsi qu'en homme de lettres et en politicien avisé, il fonda à Fès une des plus grandes medersas de tout l'Occident islamique, la medersa d'al-Cherratin. Dès 1672, il porta un intérêt particulier à la ville de Fès qui connut la paix sous son règne. Il fait ériger la Qasba (forteresse) des Cherada au nord de Fès Jdid, la medersa al-Cherratin (des Cordiers) et un grand pont sur le Sebou.



Mourant accidentellement à la suite d'une chute de cheval à l'âge de quarante-deux ans, Moulay Rachid n'eut pas le temps de consolider davantage son œuvre. Il laissa à son successeur et frère cadet, Moulay Ismail, un état reconstitué mais loin d'être totalement pacifié.

Le règne de Moulay Ismail (1672-1727)

Demi-frère de Moulay Mohammed et de Moulay Rachid et jouissant de la confiance de ce dernier, Moulay Ismail avait reçu le commandement du Nord du Maroc pendant que Moulay Rachid combattait dans le sud. Il fut proclamé sultan alors qu'il résidait à Meknès, ville dont il était le gouverneur. Moulay Ismail connut un début de règne très difficile. Il lui fallut plus de vingt ans pour pacifier le Maroc, triompher de l'anarchie tribale, des particularismes et affaiblir la puissance menaçante des confréries religieuses. Au terme de ces vingt années, il avait réussi à refaire l'unité politique du Maroc. Il établit même son autorité en Mauritanie et au Touat. Durant son long règne, Moulay Ismail allait faire figure de monarque puissant.



En plus de ces campagnes intérieures, Moulay Ismail entreprit également la Guerre Sainte, le jihad contre la présence chrétienne au Maroc. En dix ans, toutes les bases portugaises ou les places fortes anglaises furent arrachées par la force : Mehdiya en 1681 ; Tanger en 1684 ; Larache en 1689 et Arzila en 1691. La seule exception fut Mazagan qui demeura portugaise jusqu'en 1769. Face au danger ottoman, Moulay Ismail réussit à mettre la frontière orientale du Maroc à l'abri derrière des fortifications et des kasbahs défensives constituant un dispositif militaire centré sur Taza.



Une des réussites de ce grand monarque fut l'ingénieuse réorganisation de l'armée marocaine afin d'en faire un redoutable outil de guerre. Cette armée était composée de trois éléments : les contingents noirs ou abid al-Bokhari, le guich et les renégats. En effet, Moulay Ismail crée une armée permanente, les abid al-Bokhari, qu'il répartit en camps et forteresses à travers le pays. Il réorganise le guich, sorte de contrat féodal selon lequel des tribus se voient octroyer des terres en échange du service militaire. Quant aux renégats, ils constituaient parfois une partie de l'encadrement des armes techniques comme l'artillerie ou le génie ou bien encore ils étaient utilisés comme unités-choc que le sultan exposait au feu sans tenir compte de leurs pertes.

Au plan extérieur, sous le règne de Moulay Ismail, le Maroc fut pour l'Europe un partenaire commercial important, considéré par cette dernière comme un interlocuteur crédible. Liées au commerce ainsi qu'au rachat des captifs, des ambassades furent échangées avec la France et l'Angleterre. Les principales nations européennes étaient représentées au Maroc par des consuls.

Cette fois en direction du Sud, Moulay Ismail réussit à établir son autorité en Mauritanie et au Touat. Tout le long de l'axe commercial transsaharien reliant le Maroc à la vallée du fleuve Sénégal et à la boucle du fleuve Niger, les transactions reposaient désormais sur la monnaie et sur les unités de poids et de mesures marocaines. Les populations maures du Trarza comme celles de Mauritanie considéraient Moulay Ismail comme leur chérif.

Aussitôt ce grand souverain disparu, les tentations autonomistes reprennent le dessus. En effet, la période qui suit la mort de Moulay Ismail, comme celle qui suivit la mort d'al-Mansour, voit le retour à l'anarchie, au trouble dû à la lutte de succession. Le Maroc entre alors dans une période d'anarchie largement due à l'armée qui, au gré de ses sentiments ou de ses intérêts, fait et défait les sultans toujours choisis au sein de la famille alaouite. Il est fondamental de noter qu'en dépit de cette crise gravissime, la dynastie alaouite ne fut jamais remise en question.

Durant trente années (1727-1757), l'armée, vidant les coffres de l'Etat, provoque la dévastation et entraîne la ruine du



pays, des crises alimentaires et même un début de famine. Sept fils de Moulay Ismail vont se battre pour le trône. A eux sept, ils auront douze règnes puisque certains, après avoir été renversés, reviendront au pouvoir. Moulay Abdallah fut cinq fois intronisé et renversé. Ayant à mater la révolte des habitants de Fès, il fait édifier une maison de campagne fortifiée et une mosquée au sud de Fès, Dar Dabibagh (Maison du Petit Tanneur) et fait démanteler une partie des remparts. Il édifie également à Fès le fondouk et la fontaine Nejjarin (des Menuisiers). En 1732, il fait ériger la mosquée de Moulay Abdallah à Fès-Jdid. C'est une mosquée impériale que jouxte une nécropole qui renfermera les tombeaux de la plupart des membres de la famille alaouite. A Meknès, il fait détruire le quartier enchanteur de Madinat al-Riyad mais achève la construction de Bab al-Mansour al-Alj. A Salé, il fait construire le sanctuaire de Sidi al-Haj ben Achir.

Oeuvre des premiers Alaouites

L'effort politique ne détourna pas Moulay Rachid, premier grand monarque alaouite, de l'œuvre civilisatrice. C'est ainsi qu'en homme de lettres et en politicien avisé, il fonda à Fès une des plus grandes medersas de tout l'Occident islamique, la medersa d'al-Cherratin (des Cordiers). Dès 1672, il porta un intérêt particulier à la ville de Fès qui connut la paix sous son règne. Il fait ériger la Qasba des Cherada au nord de Fès Jdid et un grand pont sur le Sebou.

A travers la medersa d'al-Cherratin, des quelques résidences royales, telle celle des Oudaya à Rabat dûe en partie à Moulay Rachid ou celle d'al Maaraka se distinguent quelques-unes des caractéristiques de l'art de la dynastie alaouite. Tout en perpétuant les acquis des époques précédentes, c'est déjà la manifestation de nouvelles orientations qui seront la marque de la création alaouite comme le désir d'unité dans les thèmes, le goût de la grandeur dans la réalisation et le souci de l'adjonction de nouvelles formules qui, sans rompre avec les classiques, feront valoir de nouveaux procédés. Tel est le cas de l'emploi, plus important que par le passé, du bois de cèdre, des bois peints, des zelliges et des menuiseries décoratives.

C'est sous le règne de Moulay Ismail que le véritable essor de la civilisation alaouite commence. En faisant de Meknès sa capitale, il l'éleva au rang de ville impériale. Meknès connaît alors un développement urbanistique sans précédent avec la construction de mosquées, palais, portes monumentales, pavillons d'agrément et fontaines. Grand bâtisseur et profondément religieux, il est le commanditaire des mosquées de la Qasba, de Bab Berdain, de la Zitouna, de Bou Azza, de Sidi Said, la mosquée Lakhdar et divers mausolées. L'art de Moulay Ismail est imposant et puissant. Il fait aussi de Meknès la ville la plus fortifiée du Maroc, la dotant de plus de quarante kilomètres de remparts percés de portes monumentales avec de nombreux palais ordonnés autour de riads ou patios à ciel ouvert, comportant de vastes espaces verts au milieu desquels étaient construits des pavillons d'agrément ainsi que différentes annexes tels que des magasins pour les vivres, les harnais et les armes. Aux alentours, de vastes prairies (aguedals) et vergers ceinturaient l'ensemble et lui donnaient une allure paradisiaque. La richesse dans l'ornementation et la grande variété des formes et des matériaux ont contribué à faire mériter à la ville impériale de Moulay Ismail le qualificatif de « Versailles marocain ».

Une nouvelle ère, annonçant les prémices de changements est ainsi lancée. C'est l'époque d'un développement notoire de la peinture sur bois, qui l'emportera par la suite sur la sculpture, et d'un début de complexité dans les formes que traduisent les compositions en carreaux de zelliges.

La majestueuse porte Bab al-Mansour al-Alj qui donne accès à la ville impériale et qui fut achevée par Moulay Abdallah, fils et successeur de Moulay Ismail, en est un parfait exemple. Elle compte parmi les plus belles portes de la médina.

Le règne de Sidi Mohammed ben Abdallah (1757-1790)

En 1757, à la mort de son père Moulay Abdallah, Sidi Mohammed ben Abdallah, gouverneur de Marrakech est reconnu



comme l'héritier du trône. C'est à ce sultan pacificateur et grand admirateur du sultan saadien al-Mansour que revient le mérite de rétablir l'ordre, restaurer l'autorité chérifienne, reconstruire un pays ravagé et réorganiser l'Etat en s'imposant à l'armée et en administrant les tribus. Une de ses priorités fut de briser la puissance des abids responsables en partie d'une certaine anarchie. Le sultan fait massacrer des abids à plusieurs reprises et n'en gardant que 15 000 répartis en plusieurs garnisons et contraints d'y résider, flanqués de contingents berbères ou des recrues guich.

Désireux d'anéantir la présence chrétienne sur certains points du littoral marocain, Sidi Mohammed ben Abdallah encouragea la course, fit fortifier les villes côtières et les équipa d'artillerie, craignant de probables représailles maritimes. Le sultan avait vu juste car les puissances européennes, la France essentiellement, décidèrent, mais en vain, de réagir à la suite de la poursuite ou du développement de la course. Sidi Mohammed ben Abdallah reconquit Mazagan en 1769 sans même avoir à combattre. Il mit le siège devant Mazagan et les Portugais, considérant l'inutilité de cette possession et le coût de sa défense, choisirent alors de l'évacuer. Habilement, Sidi Mohammed ben Abdallah réussit à développer la course tout en maintenant et même en élargissant le nombre des partenaires commerciaux du Maroc.

Pendant son règne, Sidi Mohammed ben Abdallah fonde plusieurs ports sur la côte atlantique et réanime la ville d'Anfa (Casablanca) en y construisant une mosquée, des écoles, des hammams et des remparts. La modernisation et l'équipement du port de Casablanca témoignent également de la politique d'ouverture extérieure pratiquée par le sultan, tout comme la fondation de la ville d'Essaouira (Mogador) en 1765. Il voulait concentrer la plus grande partie du commerce extérieur du Maroc dans un port qu'il pourrait facilement contrôler. La baie de Mogador semblait le lieu idéal. Il fit appel à un captif français, François Cornut, originaire de Toulon afin de concrétiser son idée. Ce projet était animé par un réel désir d'ouverture sur les nouvelles conceptions urbanistiques qui avaient fait la réputation des grands ports européens et dont le souverain avait saisi l'importance pour le pays. Sidi Mohammed ben Abdallah voulait doter le Maroc d'un grand port moderne et compétitif. Architecte et urbaniste, François Cornut avait été fait prisonnier lors du désastre de Larache en 1766. Avec l'aide de 400 prisonniers chrétiens, il édifia la plus grande partie de la ville et de ses fortifications. Le plan de la ville fut tracé sur le modèle européen.

En plus de son génie en matière de politique et stratégie, Sidi Mohammed ben Abdallah fut également un des plus grands constructeurs de la dynastie alaouite. Il manifesta un grand attachement pour Marrakech où il fit entreprendre des travaux de construction et de restructuration dans le quartier de la Qasba, mais aussi de restauration dans les jardins de l'Aguedal et dans divers sanctuaires. Il fait également construire de nombreux édifices religieux à Meknès dont la mosquée al-Azhar ou al-Roua, la mosquée de Berdâin et de Benima et les mausolées de Sidi Mohammed ben Aïssa et de Sidi Bou Othman. A Rabat, la fondation de la mosquée al-Sounna débute et le palais royal est construit. La ville de Fès sous son règne connut une véritable renaissance. Plusieurs mosquées et oratoires s'élevèrent. Il fit restaurer la mosquée Bouânaniya. Sidi Mohammed ben Abdallah ne semble avoir oublié aucune grande ville laissant son empreinte un peu partout dans le pays.

En dehors d'Essaouira, son œuvre architecturale reste dans la tradition héritée, même si elle se traduit dans les plans et la plastique par une interprétation très libre des conceptions reçues. Ses palais, ses mosquées et ses medersas se distinguent par la simplicité des formes et la discrétion des décors.

Dans les années 1770/1780, la sécheresse (1776 à 1782) et une épidémie de peste (1797 à 1800) provoquent une catastrophe démographique et un important déplacement de population qui allaient profondément et longtemps marquer le Maroc. Selon les recherches les plus récentes, la moitié de la population marocaine aurait succombé durant ces vingt-cinq années avec toutes les conséquences sociales qui en découlèrent comme, par exemple, l'abandon des villes, l'exode des populations à la recherche de régions moins affectées par ces fléaux et la désertification de régions entières. De cinq millions d'habitants au début du XVIIe siècle, la population du Maroc passe à moins de trois millions. Ce désastre allait cependant favoriser la recrudescence des zaouias.



Sidi Mohammed ben Abdallah meurt en 1790, laissant un pays reconstruit mais dans lequel les ferments de division subsistaient et l'emprise des zaouias grandissait.

Le règne de Moulay Yazid (1790-1792)

Moulay Yazid, qui avait été désigné comme l'héritier de Sidi Mohammed, se lança dans une série de révoltes, de rébellions contre son père, menant une vie aventureuse et parfois scandaleuse. Le bref règne de Moulay Yazid fut marqué par le soulèvement du Sud marocain, la proclamation d'un de ses frères comme sultan à Marrakech et la rébellion d'un autre de ses frères dans le Souss et le Tafilalet. La réaction de Moulay Yazid fut d'une grande violence et cruauté. Il reprit Marrakech qui fut pillée et des otages furent massacrés. Moulay Yazid trouva la mort lors d'une contre-attaque. Le Maroc restera divisé jusqu'en 1797.

Le règne de Moulay Slimane (1792-1822)

Fils du sultan Sidi Mohammed ben Abdallah, Moulay Slimane, au début de son long règne (trente ans) eut à combattre deux de ses frères, Moulay Hicham, reconnu comme sultan par une partie du Sud du Maroc, et Abderrahmane, reconnu par d'autres territoires dans le Tafilalet.

Malgré sa victoire sur ses deux frères, trois nouvelles crises apparurent : une crise montagnarde et berbère (dans le Rif, dans le Moyen et Haut-Atlas) qui éclata vers 1810, une crise religieuse résultant de la recrudescence du pouvoir des zaouias et enfin une crise dynastique qui fut la synthèse des deux précédentes. Afin de faire face à ces problèmes, Moulay Slimane n'hésita pas à utiliser certaines confréries notamment celle des Derkaoua puis celle des Tijanya.

Les Rifains furent battus en 1813. Les Berbères de la tribu des Ait Atta prirent le contrôle d'une partie du Tafilalet en 1816. Le soulèvement dans le Moyen-Atlas fut le plus important avec toutes les tribus sanhaja et zénètes de la région s'unissant autour du chef des Ait Sidi Ali, Abou Bakr Amhaouch. Ils se trouvaient ainsi coalisés contre le sultan et rejoints par les Zemmour. En 1818, l'armée du sultan est battue par cette coalition, Moulay Slimane fait prisonnier et son fils Moulay Brahim tué. Durant sa captivité de quatre jours, en tant que descendant du prophète, le sultan fut traité avec respect avant d'être libéré par les insurgés. De plus, les rebelles ne remettaient pas en question la dynastie alaouite. Amhaouch, désormais maître de la montagne berbère, entra dans la ville de Fès en 1820 et y rencontra les chefs de la confrérie de Ouezzane qui étaient également en guerre contre le sultan.

Sur le plan international et jusqu'en 1805, date marquant le déclin du commerce extérieur, Moulay Slimane reprit la politique de Sidi Mohammed ben Abdallah. A l'aube du XIXe siècle, ce déclin est considéré comme une des sources d'appauvrissement du Maroc inaugurant une politique d'isolement et de repli.

Comme ses prédécesseurs, Moulay Slimane entreprit la construction et la restauration d'édifices religieux. Il fonde à Fès, la medersa de Bab Guissa, la grande mosquée al-Rcif et entreprend la construction de la demeure seigneuriale Dar Moulay Slimane. Il réalisa aussi des travaux au Dar al-Makhzen, à Fès, en y ajoutant des enclos fortifiés. Au début du XIXe siècle, sont fondées, à Rabat, la mosquée al-Qoubba et la mosquée Moulay Slimane.

La fin du règne de Moulay Slimane se caractérise par l'affaiblissement du pouvoir central. En 1822, le sultan fut à nouveau battu et son vainqueur, le chef de la zaouia cherradiya, le libéra. Une fois de retour à Marrakech et ayant perdu tout son prestige, Moulay Slimane choisit comme successeur un de ses neveux, Moulay Abderrahmane ben Hicham, fils de son frère Moulay Hicham.

Le règne de Moulay Abderrahmane (1822-1859)



Au cours du long règne de trente-sept ans qui s'ouvrait, Moulay Abderrahmane, soumis plus que jamais aux pressions et au dynamisme conquérant des puissances européennes, fut contraint de sortir de son isolement. A la différence de beaucoup d'autres territoires convoités et malgré son affaiblissement croissant, le Maroc ne succombera aux puissances européennes qu'à la fin du siècle.

Contrairement à son prédécesseur, Moulay Abderrahmane, dès son arrivée au pouvoir, avait tenté, mais en vain, d'ouvrir le Maroc à des partenaires commerciaux en signant des conventions avec le Portugal en 1823, l'Angleterre en 1824, la Sardaigne et la France en 1825. L'intervention de la France en Algérie, avec d'abord la prise d'Alger allait enclencher une succession d'événements graves pour Moulay Abderrahmane. La France envoya une mission diplomatique en 1832 au Maroc afin d'obtenir la neutralité du makhzen dans les affaires algériennes. En l'obtenant, la France pouvait poursuivre en toute liberté ses opérations militaires.

Parmi les révoltes qui éclatèrent en Algérie la même année, la plus importante fut celle du jeune émir Abd el Kader que les oulémas de Fès décrétèrent s'apparenter à la Guerre Sainte, au jihad. Malgré les accords de 1832, le Maroc se sentant solidaire des musulmans d'Algérie qui luttèrent contre l'invasion chrétienne leur envoya vivres et armes. A partir de ce moment-là, le Maroc se trouvait indirectement impliqué dans une lutte, qui à la base, n'est pas sienne. Les troupes françaises ayant acculé Abd el Kader dans la zone frontalière avec le Maroc et occupant en 1844 les lisières du Sahara déclenchèrent le premier incident frontalier franco-marocain. Cet incident allait provoquer une vive émotion en France qui trouva là prétexte à une intervention contre le Maroc.

La France exigeait en réparation l'expulsion d'Abd el Kader et l'engagement que les troupes marocaines ne dépasseraient pas la rivière Tafna. Le Maroc refusa les conditions françaises. La guerre entre le Maroc et la France était désormais inévitable. Le 14 août, la bataille d'Isly, à l'ouest d'Oujda, se solda par la défaite désastreuse des troupes marocaines. Dès lors, le Maroc ne pourra résister totalement aux sollicitations européennes.

Le 18 mars 1845, Français et Marocains signaient la Convention de Lalla Maghnia qui fixe la frontière entre l'Algérie et le Maroc de la mer à Teniet Sassi, au sud-est d'Oujda. Tribus, villages et ksour furent séparés de la manière la plus artificielle, ouvrant la porte à tous les conflits ultérieurs. Le traité donnait à la France un droit de regard sur les territoires du Sud en cas d'attaque sur les frontières ou de révolte des Algériens soumis à la France. Cette clause devait avoir de graves conséquences sur l'intégrité territoriale du Maroc.

En dépit des pressions impérialistes, Moulay Abderrahmane saura réprimer les révoltes internes et maîtriser la situation, sachant tirer habilement parti des rivalités entre puissances. Comme ses prédécesseurs, Moulay Abderrahmane marqua son règne par des créations architecturales comme la mosquée al-Jdid à Fès édifiée en 1824, la porte alaouite du Mechouar et de l'Aguedal de Marrakech (bâtie entre 1830 et 1859), le Borj al-Kbir et Bab al-Jdid à Salé.

Le règne de Sidi Mohammed ben Abderrahmane ou Mohammed IV (1859-1873)

Mohammed IV fut désigné comme héritier par son père de part sa droiture et son rôle de vice-roi exercé du vivant de ce dernier. En effet, Mohammed IV était depuis longtemps initié aux affaires. Pendant son règne, il continua à faire face aux puissances européennes, exploitant leurs rivalités. Il opposa essentiellement une résistance passive aux entreprises économiques des puissances, hormis la guerre contre l'Espagne qu'il dut affronter au début de son règne.

L'incident fut déclenché par la destruction, dans le Nord, d'une borne frontalière sur laquelle figuraient les armes espagnoles lors de la révolte des Anjra. Il n'en fallut pas davantage pour que l'Espagne occupe Tétouan le 6 février 1860. Une des nombreuses clauses du Traité de paix de Ceuta (26 avril 1860) condamnait le Maroc à verser une indemnité écrasante de guerre de 20 millions de douros. Le Makhzen, étant incapable de payer cette somme et surtout affolé par les révoltes sporadiques que suscitait cette nouvelle humiliation, accepta l'argent avancé par les

Royaume du Maroc



Conseil Régional de Tourisme Région Guelmim Es Smara

Portail CRT

banques anglaises mais dont la lourde garantie étaient les droits de douane. L'Angleterre ainsi que l'Espagne aggravèrent la crise politique et économique du Maroc par une crise monétaire. Désormais, les emprunts succéderont aux emprunts, anéantissant les finances de l'empire, portant des coups répétés à l'indépendance du pays en l'ouvrant aux influences européennes. Le Maroc, étranglé, désespéré et impuissant militairement, voyant alors tous les consuls étrangers profiter de la situation et imposer leurs exigences, n'avait plus de recours que dans l'isolement et l'inertie.

Cette situation destabilisa largement le pays dans la deuxième moitié du XIXe siècle aussi bien économiquement que politiquement, provoquant de nombreuses révoltes auxquelles Mohammed IV dut faire face. Comme ses prédécesseurs, Mohammed IV marqua son règne de son œuvre architecturale. C'est pendant son règne que furent réalisés les pavillons du Jnan Redouan et de la Menara, la fontaine de Sidi Bel Abbas à Marrakech ainsi que le palais royal à Rabat. Mohammed IV avait également fait construire une cartoucherie à Marrakech et un arsenal à Fès.

Le règne de Moulay al Hassan ou Hassan Ier (1873-1894)



Moulay al Hassan, ayant exercé du vivant de son père, Mohammed IV, la fonction de khalifa du sultan dans le Sud, est désigné comme son successeur. Ce sera l'un des plus grands souverains que le Maroc ait connu, jouissant d'un grand prestige que lui conféraient sa piété et sa pondération. Cependant, son accession au trône fut marquée par des révoltes provoquées par de profonds troubles, antérieurs à son règne, vécus par la société marocaine. A Fès, les tanneurs refusaient de lui prêter serment et dans la région de Meknès, des tribus se soulevaient. Hassan Ier ne tarda pas à réprimer ces révoltes et à pacifier le Moyen-Atlas.

L'ampleur de son œuvre et ses idées novatrices dans tous les domaines firent de ce sultan alaouite un grand souverain. Malgré le contexte politique en Afrique du Nord défavorable au Maroc, il parvint à maintenir la paix et à sauvegarder son indépendance grâce à son habileté, à son courage et à sa clairvoyance. Afin de moderniser le Maroc et mieux exploiter ses ressources, Hassan Ier innova dans différents domaines tels l'envoi d'étudiants à l'étranger et l'organisation du makhzen. L'industrie et l'agriculture furent encouragées afin de réduire les besoins en importation. De grands travaux d'aménagement des ports furent réalisés.

Chemins de fer et ponts furent également prévus à l'intérieur du pays, donnant lieu à une concurrence effrénée de la part des industriels européens. Quant aux services postaux et au télégraphe, ils furent partagés entre les Anglais et les Français. Les richesses du sous-sol commencèrent à être exploitées : charbon aux environs de Tanger, plomb et cuivre dans le Souss, antimoine près de Ceuta, fer dans le Djebel Hadid.

Malgré tous ses efforts, son œuvre de développement fut incomprise et à la fin du siècle les problèmes financiers étaient tels que les emprunts devinrent inévitables et ruineux. Tout en sachant que l'Europe avait déjà gagné, Hassan Ier avait réussi pendant son règne à maintenir une paix relative. Mais le pays restait soumis.

Malgré l'impérialisme grandissant des puissances européennes et les révoltes internes que Moulay al Hassan eut à affronter, l'œuvre architecturale ne fut pas pour autant négligée. Parmi les nombreux édifices érigés pendant son règne on compte pour la ville de Marrakech, Bab Chkirou (1873-1874); pour la ville de Salé, les riches demeures de notables Dar Sbihi et Dar Aouad; pour la ville de Meknès, la demeure du ministre du sultan Dar Abdallah Jamai (actuellement musée), et celle du caïd Mechouar Dar bel Allam; pour la ville de Fès, la mosquée Sidi Ahmed ben Yahya agrandie et transformée en grande mosquée en 1882-1883, le palais Dar al Bayda dont une partie, construite en 1890, est l'œuvre de Hassan Ier, le palais estival du sultan Dar Batha, achevé en 1897 sous Moulay Abd al-Aziz et la fabrique d'armes ou Makina (arsenal), construit en 1885 à Fès Jdid.

Le règne de Moulay Abd al-Aziz (1894-1908)



Après la mort subite de Hassan Ier, le problème de succession se posa à nouveau. Mais à la suite de pressions du puissant et grand vizir Ben Moussa, connu sous le nom de Ba Ahmed, le jeune Abd al-Aziz, âgé de quatorze ans, fut proclamé sultan en 1894 sans la consultation des oulémas. L'opposition flagrante à cette intronisation «imposée», notamment par un grand nombre de notables de Fès, poussa la Cour à aller s'installer à Marrakech. Nombre d'opposants auraient préféré voir sur le trône le frère aîné d'Abd al-Aziz, Moulay Mohammed.

Pendant six ans, la réalité du pouvoir fut exercée avec autorité par Ba Ahmed soutenu par la veuve de Moulay Hassan, la Circassienne Lalla Rqiya. Il fit régner l'ordre à l'intérieur et joua sur les rivalités des puissances, en particulier la France et l'Angleterre, pour retarder leur mainmise sur le Maroc. Cependant, ce grand vizir commit une grave erreur dont le Maroc aura à souffrir dans les années suivantes : il négligea l'éducation du jeune sultan, confiné dans son palais, grandissant dans la facilité sans que lui furent dispensées les connaissances et la discipline nécessaires à un prince, à un futur souverain. Son éducation négligée et la division du makhzen en clans rivaux en feront un velléitaire, violent mais sans fermeté, éprouvant une grande fascination pour les nouveautés de la technique européenne. Il jouait au tennis, s'entourait de bicyclettes, d'automobiles, de pianos, de phonographes et d'appareils photographiques.

A la mort de Ba Ahmed en 1900, Moulay Abd al-Aziz, âgé de vingt ans, accéda réellement au trône. Avec son intronisation, le début d'une période de graves troubles, qui allaient entraîner la perte d'indépendance du Maroc, s'annonçait aussi bien sur le plan intérieur que diplomatique. Le goût prononcé de Moulay Abd al-Aziz pour les nouveautés techniques européennes et leur coût exorbitant ajouté à son incapacité d'assumer ses devoirs d'Imam, creusèrent le fossé entre sa personne et son peuple et compromirent grandement son prestige. Le peuple considérait ces nouveautés comme des innovations contraires aux préceptes de l'Islam et dangereuses pour la religion. Il était persuadé que seuls l'isolement et le retour à la tradition étaient susceptibles de redonner vigueur et force au pays.

Le mécontentement s'aggrava lorsque le jeune souverain entreprit certaines réformes, véritablement révolutionnaires, comme le *tertib* ou impôt sur les biens agricoles. Abd al-Aziz décida de remplacer l'impôt coranique traditionnel, par ce nouvel impôt, égalitaire à ses yeux, puisqu'il devait être acquitté aussi bien par les humbles que par les riches. Cette décision souleva la colère aussi bien des privilégiés que des petites gens.

Le sultan ne pourra mener à bien ses réformes en raison de l'hostilité, surtout des dignitaires, vis-à-vis de tout ce qui pouvait menacer leur fortune et des pressions des puissances européennes. C'est ainsi que le début du XXe siècle commença par une période de troubles pendant laquelle la débâcle financière du Maroc s'accéléra. La période des emprunts s'ouvrit vite au profit de la Banque de Paris et des Pays-Bas qui prêta en 1902, l'équivalent de 7 500 000 francs au Trésor marocain. Une année plus tard, cette même somme sera empruntée à deux reprises d'abord à une banque anglaise puis à une banque espagnole. Ces emprunts servaient à payer les dettes du sultan, les campagnes militaires contre les opposants et les entreprises étrangères qui avaient fourni matériel et services dans le cadre des grands travaux. Désormais, chaque emprunt servait avant tout à rembourser le précédent.

A la veille du protectorat et étroitement liés aux intrigues coloniales visant à faciliter la conquête du Maroc, les révoltes dégénèrent en dissidence et des troubles s'aggravent et se généralisent. En effet, profitant de l'affaiblissement du pouvoir central, la France intensifia son action déjà entreprise depuis 1890 dans le Sahara marocain. A partir de 1903, date à laquelle Lyautey fut appelé et nommé général en Algérie afin d'«assurer la pacification» de la frontière depuis la Méditerranée jusqu'à Beni-Abbas, la subtile avancée française vers l'Ouest en territoire marocain s'accrut. En 1908, la France contrôlait désormais toute la région située entre la frontière algérienne et la Moulouya.

De plus, afin d'assurer sa prépondérance sur le Maroc dans la course impérialiste du début du XXe siècle, la France en 1904 signa une série d'accords avec l'Angleterre puis l'Espagne moyennant quelques concessions. L'Allemagne, systématiquement tenue à l'écart de ces conventions et ayant des intérêts au Maroc, manifesta son mécontentement en encourageant le sultan à ne pas céder aux pressions françaises, à refuser toutes les propositions et surtout à réclamer la



réunion d'une conférence de toutes les puissances intéressées au Maroc. L'arrivée de Guillaume II à Tanger le 31 mars 1905 et ses nombreuses déclarations par lesquelles il reconnaissait la souveraineté de Moulay Abd al-Aziz et son indépendance et où il affirmait son opposition à tout ce qui pouvait menacer l'égalité entre les puissances au Maroc, déclencha un processus de tension européenne.

A la demande du sultan et sous la pression allemande, cette tension provoqua une conférence internationale, réunissant treize pays, qui se tint du 7 janvier au 6 avril 1906 à Algésiras, en Espagne. L'Allemagne s'y trouva isolée et l'Angleterre soutint la France qui en retira tous les avantages. L'indépendance et l'intégrité du Maroc étaient reconnues et la France obtenait le contrôle de Rabat, Mazagan, Safi et Mogador. Les Espagnols obtenaient Tétouan et Larache et partageaient Casablanca et Tanger avec les Français. Plaçant le Maroc sous une sorte de « protectorat international », le Traité d'Algésiras marqua la fin effective de son indépendance.

Au Maroc, ce traité enflamma le mécontentement de la population entière qui accusait le sultan et le makhzen d'inertie voire même de trahison. Partout des émeutes éclatèrent, menaçant aussi bien les fonctionnaires du sultan que les Européens. La France profitant d'incidents intervenus entre Français et Marocains et engendrés par cette situation, se lance désormais dans l'occupation militaire du Maroc, commençant par Oujda, la partie orientale du pays ainsi que Casablanca en 1907 et l'ensemble de la Chaouia en 1908.

Le règne de Moulay Abd al-Aziz, comme celui de ses prédécesseurs connut également l'édification et l'achèvement d'œuvres architecturales. A Fès, le palais estival de Moulay al Hassan, Dar Batha fut achevé, Dar Menebhi, Dar Glaoui et Dar al-Mokri furent construites. A Marrakech, le palais de Bahia et Dar Si Saïd furent édifiés et à Meknès, Dar Benani fut réalisé.

Le règne de Moulay Hafid (1908-1912)



Jouissant d'une réputation de piété exemplaire, Moulay Hafid, frère aîné d'Abd al-Aziz, fut proclamé sultan à Marrakech le 16 août 1907 à la suite des événements de Casablanca. A Fès, il fut acclamé sur sa promesse de mener à bien la Guerre Sainte et les oulèma de Fès lui demandèrent d'abroger les accords d'Algésiras, de chasser les Français de la Chaouia et du Maroc Oriental. Abd el Aziz fut alors détroné. Moulay Hafid accède au pouvoir mais dans l'incapacité de l'exercer et surtout de tenir ses promesses. Il entama de vaines négociations avec la France qui imposa sa domination dans le domaine de l'armée, puis réclama de lourdes indemnités pour la campagne de représailles de Casablanca et de la Chaouia. Moulay Hafid dut renoncer au jihad, enflammant à nouveau la population marocaine et les oulama.

L'Espagne, profitant de la conjoncture et à la suite d'incidents entre Espagnols et Marocains dans le Nord, envahit une partie du Rif. La France ne pouvant tolérer ce climat d'insécurité et de révoltes sanglantes dans un pays où elle avait déjà tant « investie », obligea Moulay Hafid, le 4 mai 1911, à signer une lettre au gouvernement français antidatée du 17 avril demandant l'aide de la France pour rétablir la paix et faire disparaître les causes de troubles et d'agitation tout en préservant l'autorité chérifienne. Les portes de la capitale Fès étaient désormais ouvertes et la colonne Moinier entra dans la ville le 21 mars 1911. Meknès fut investie le 8 juin et Rabat le 9 juillet.

A cette occupation française, l'Espagne réagit en occupant Larache et El Ksar el Kébir. L'Allemagne, qui n'avait jamais cessé de s'opposer à la pénétration française au Maroc, ne réagit que le 1er juillet 1911, envoyant le croiseur Panther à Agadir pour protéger ses intérêts économiques dans le Souss. C'était là du moins le prétexte officiel. En fait, il s'agissait de montrer à la France qu'elle ne pouvait impunément prendre possession du Maroc. Afin de « calmer » l'Allemagne et d'obtenir la reconnaissance de ce qui, sous peu, allait officiellement devenir le protectorat français sur le Maroc, la France décida de lui offrir des compensations. Le 4 novembre 1911, par le Traité de Berlin, l'Allemagne



reconnait le protectorat français mais reçoit une partie du Congo.

N'ayant plus à craindre l'intervention des puissances coloniales européennes, et isolant diplomatiquement Moulay Hafid, la France pouvait désormais agir en toute liberté au Maroc. Le 24 mars 1912, le ministre de France à Tanger, Regnault, arrive à Fès avec pour mission de faire signer au sultan le Traité du Protectorat ou Convention de Fès. Sous la pression de cinq mille soldats français qui campaient sous les murs de son palais, de l'occupation de vastes zones dans l'ouest et dans l'est du royaume et d'un climat d'anarchie qui s'étendait dans le pays, Moulay Hafid accepta de signer le Traité du protectorat le 30 mars 1912. Cette signature déclencha une vague de sanglants combats, en particulier dans la ville de Fès. La pacification, n'étant pas aussi facile que prévue, les ministères à Paris décident d'envoyer un homme à poigne, Hubert Lyautey afin de régler tous les problèmes militaires et administratifs. Premier Résident général au Maroc, il réussit à rétablir en mai le calme à Fès, à prendre Marrakech en septembre 1912 et Taza en 1914. Lyautey décida de transférer la capitale à Rabat.

Peu après et avec l'insistance de la France, le sultan abdiqua « pour raison de santé » au profit de son frère, l'élu de Lyautey, Moulay Youssef. En échange de son abdication, Moulay Hafid obtint 375 000 francs de rente annuelle et un chèque de 40 000 livres sterling.

Le règne de Moulay Youssef (1912-1927) sous le Protectorat français (1912-1956)

Le makhzen dut reconnaître Moulay Youssef comme sultan et Lyautey put commencer son œuvre. Etant imam et calife, le sultan conserve alors tous les attributs de son prestige et son pouvoir spirituel reste intact, faisant l'objet d'un respect sincère de la part de Lyautey. Pour ce qui est des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, il se contente de signer les dahirs qui lui étaient présentés par la Résidence. De même, pour nommer les fonctionnaires, il n'a de choix que sur les listes qu'elle lui soumet. Le makhzen est réformé comme prévu. Il n'a plus qu'un rôle de façade : il est la survivance d'un ordre ancien, maintenu en marge du système qui doit amener le Maroc à la modernité sous l'administration du Résident.

Ce dernier comprit rapidement et déclara qu'au Maroc il se trouvait devant «une authentique nation, devant un peuple ayant un passé exceptionnellement riche, des structures originales et une civilisation», faisant une nette distinction entre le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Lyautey, conscient du fait que le protectorat n'était qu'un état transitoire devant inéluctablement aboutir à l'indépendance du Maroc, allait agir dans ce sens pendant treize ans, en étant d'abord un chef de guerre mais aussi un administrateur intelligent, diplomate et respectueux de l'identité marocaine. De plus, son respect pour l'architecture et les objets d'art marocain fut exemplaire. En esthète cultivé, il veilla à leur mise en valeur et à ce que, lors des grands projets, les villes soient respectées et le patrimoine culturel sauvegardé.

L'instauration du Protectorat français et la présence de Lyautey n'empêchèrent pas les troubles de persister. Bien au contraire, une résistance marocaine était en train de se consolider. En effet, la résistance armée fut très importante et très longue. Les tribus, malgré le déséquilibre des forces, ne pouvaient accepter sans réagir la venue des troupes françaises et la colonisation imposée par une puissance chrétienne. Elles résistèrent dans certaines régions jusqu'en 1934, date à laquelle le Maroc fut enfin considéré comme pacifié. La prise de conscience politique se développa ensuite dans les centres urbains et le combat fut dès lors essentiellement politique.

En 1927, le sultan Moulay Youssef meurt. Le cadet de ses trois fils, Sidi Mohammed ben Youssef, âgé de dix-huit ans, est proclamé sultan sous le nom de Mohammed V.

Le règne de Mohammed V et la libération nationale (1927-1961)

Royaume du Maroc



Conseil Régional de Tourisme Région Guelmim Es Smara

A la mort du sultan Moulay Youssef, le cadet de ses trois fils est proclamé sultan du Maroc le vendredi 18 novembre 1927. A cette date, le Traité du Protectorat a déjà quinze ans, les résistances militaires ont presque toutes été brisées, la guerre du Rif est terminée et le colonialisme mondial vit son «âge d'or».

En dépit de son jeune âge, Mohammed V comprit très vite que l'urgence politique devait être, non pas l'indépendance, une utopie en 1927, mais la sauvegarde de l'unité et de l'identité marocaines. Pendant les vingt premières années de son règne, sa priorité fut d'empêcher que le Protectorat du Maroc ne dégénère en colonie. En effet, Mohammed V avait décidé de ne céder aucune parcelle de ce que le Traité de 1912 lui avait reconnu. A partir de 1944, toute l'action de Mohammed V aura pour but l'indépendance du Maroc. C'est avec une totale détermination et avec un grand sens politique qu'il atteindra ses deux objectifs. Tout au long de son règne, le monarque fut d'une intransigeance inégalable et inébranlable dès lors qu'il s'agissait de l'unité nationale ou de la souveraineté du Maroc.



Un des nombreux exemples de cette intransigeance survint après la défaite militaire française, lorsque le gouvernement de Vichy désira que les lois anti-juives mises en application en France et en Algérie fussent étendues au Maroc. Le sultan s'y opposa radicalement, affirmant que les Juifs vivant au Maroc étaient des sujets marocains et que vouloir leur appliquer des lois spéciales introduirait un précédent inacceptable dans le domaine de l'unité nationale du Maroc et de sa souveraineté.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, le prestige de la France était atteint et la Charte de l'Atlantique avait proclamé le droit de tous les peuples à choisir la forme de gouvernement sous laquelle ils voulaient vivre. C'est dans ce contexte que le sultan Mohammed V se rendit en France où le général De Gaulle lui promit de réfléchir à une forme d'émancipation du Maroc. Cette promesse ne fut pas tenue puisque De Gaulle démissionna en 1946 et que les gouvernements qui se succédèrent au pouvoir ne voulurent pas prendre en compte cette situation nouvelle. Au Maroc, les nationalistes ne se contentent plus de réclamer des réformes, ils demandent l'indépendance. Créé en 1943, le parti Istiqlal (Indépendance) domine désormais la vie politique, très présent dans l'entourage de Mohammed V et au Conseil du gouvernement qui n'a aucun pouvoir mais qui constitue une tribune.



Mohammed V se rend à nouveau en France en 1951 afin de demander au gouvernement de mettre un terme au Traité de Protectorat de 1912. La série de réformes proposées par le gouvernement français allait dans le sens de la co-souveraineté sur le Maroc, c'est-à-dire à l'encontre de l'indépendance. Aussitôt de retour au Maroc et en signe de contestation, Mohammed V décida alors la « grève du sceau » qui fit que les dahirs présentés à sa signature pour promulgation par le Résident de France, le général Juin, ne pouvaient plus être ratifiés. La situation étant bloquée, le général Juin demanda à Mohammed V de désavouer l'Istiqlal ou de se démettre. Le samedi 23 décembre 1950, le pacha de Marrakech Si Thami al-Glaoui, fidèle allié de la France, s'était rendu au Palais afin d'y présenter ses vœux à Mohammed V à l'occasion du Mouloud et il avait demandé au souverain de ne plus se laisser influencer par les membres de l'Istiqlal. Mohammed V le congédia sans ménagement et lui signifia, par l'intermédiaire du grand vizir, l'interdiction d'accéder au palais jusqu'à nouvel ordre. En février 1951, afin de contraindre le sultan à cesser « la grève du sceau » et avec l'accord et le support matériel de la Résidence, al-Glaoui lança des milliers de cavaliers des tribus vers Fès et Rabat. Mohammed V céda le 23 février face à ce coup de force qui risquait de déclencher une guerre civile.

En désespoir de cause, Mohammed V demanda l'émancipation immédiate du Maroc au mois de novembre 1952, dans



son « discours du trône ». Cet acte désespéré provoqua la colère de la France et, le 14 et 15 août, le souverain fut mis en état d'arrestation avec le prince héritier Hassan puis embarqué à bord d'un avion militaire français pour un exil de plus de deux années en Corse puis à Madagascar. Le 15 août, Mohammed ben Arafa, un cherif de la famille alaouite, « candidat au trône » que le Glaoui avait suggéré à la Résidence, fut proclamé « Prince des Croyants » à Marrakech. Le peuple marocain s'enflamma et les actes terroristes se multiplièrent. Voyant la situation s'aggraver et ayant à faire face à de sérieux problèmes, en particulier la chute de Diên Biên Phu en mai 1954 ou le début de la guerre d'Algérie en automne de la même année, la France décida d'agir.

Le 22 août 1955, après que des contacts officieux eurent été pris avec le sultan d'une part et les nationalistes d'autre part, une conférence débuta à Aix-les-Bains. La création d'un Conseil du trône et d'un gouvernement marocain chargés d'établir une base de négociations pour l'avenir des relations franco-marocaines fut décidée. Le 8 septembre, un accord est trouvé et approuvé par Mohammed V. Mohammed ben Arafa abdique le 1er octobre et, le 26, l'Istiqlal exige le retour du sultan légitime. A l'issue des négociations entamées en France le 1er novembre 1955 avec le président du Conseil français Edgar Faure et son ministre des Affaires Etrangères, Antoine Pinay, Mohammed V obtint la «Déclaration de La Celle Saint-Cloud» par laquelle la France mettait un terme au régime du Protectorat et rétablissait la totale indépendance du Maroc. Le 10 novembre, Mohammed V rentra au Maroc dans la liesse générale.

Le vendredi 2 mars 1956, la France signait un document par lequel elle reconnaissait officiellement l'indépendance du Maroc. Le 7 avril fut signée une déclaration dans laquelle l'Espagne renonçait à son tour à la souveraineté qu'elle exerçait sur la partie septentrionale du royaume. Le 29 octobre, la zone de Tanger était réintégrée au Maroc.

Sous le règne de Mohammed V, le Maroc recouvre son indépendance et le souverain prend le titre de roi à la place de celui de sultan. Le «Sultan Libérateur et Bien-aimé», Mohammed V meurt subitement durant une intervention chirurgicale le 26 février 1961. Dès que la nouvelle fut connue, le Maroc fut plongé dans la plus grande affliction.

L'oeuvre du XIX^e et du début du XX^e siècle

Tous les sultans alaouites marquèrent leur époque par des créations architecturales dont le détail a été retracé ci-dessus pour chaque règne. Leurs efforts politiques ne les ont jamais détournés de l'édification architecturale. L'art alaouite vit sur la répétition de formules déjà bien enracinées dans le pays. Des souverains comme Moulay Slimane (1792-1822), Moulay Abderrahmane (1822-1859) ou Moulay al Hassan (1873- 1894) ont tous laissé des œuvres singulières qui révèlent leur attachement à enrichir les répertoires existants par des détails architecturaux et ornementaux tout en perpétuant les acquis des époques précédentes.

Ces œuvres ne manquèrent pas d'influencer les notables du makhzen et les riches commerçants des villes principales. Cette influence est très nette dans l'architecture civile surtout dans les riches demeures de dignitaires plus réceptifs aux nouveaux apports et permettant une renaissance de la création même si, de façon générale, l'attachement aux formes traditionnelles restent profondément ancrés. La nouveauté se manifeste principalement dans la maçonnerie et l'ornementation donnant lieu à une grande variété de styles.

Tandis que l'architecture dynastique, religieuse et civile (grandes mosquées et palais) présente une réelle unité de style, dans l'architecture des petits oratoires et des demeures de riches dignitaires peuvent se distinguer trois écoles régionales. Celle de Fès-Meknès montre une fidélité à l'héritage mérinide. Celle de Rabat-Salé combine la tradition almohade, avec son architecture et son travail de la pierre (taillée, sculptée), à certains thèmes de la Renaissance espagnole (introduits au XVIII^e siècle par les Morisques) avec par exemple sa riche mouluration des arcs en plein cintre. Témoignant encore d'un sens profond de grandeur, l'école de Marrakech est fidèle à la bâtisse de brique et de pisé à laquelle s'allient les ressources de la polychromie.

Etant d'une grande originalité et richesse, l'œuvre des Alaouites du XIX^e siècle ne se limitait pas aux villes puisqu'elle



se retrouve dans les régions les plus reculées du Maroc, en particulier dans le Sud, sous forme de kasbahs et ksour. Tout en perpétuant un savoir-faire dont les origines lointaines sont encore très mal connues, la plastique et la décoration de ces constructions imposantes sont uniques étant foncièrement distinctes des techniques citadines.

La création artistique urbaine, (céramique, broderie, tapisserie, bijouterie, art du bronze, etc.), tout en restant fidèle aux formes héritées du Moyen - Age enrichies par les apports andalous et morisques, n'est pas restée figée, connaissant un enrichissement des détails par des combinaisons nouvelles.

Les arts du milieu rural, tout en ayant un caractère très différent de la production citadine, sont également d'une grande richesse et diversité. Les tapis aux couleurs chatoyantes sont presque exclusivement décorés de motifs géométriques parfois hautement symboliques. La poterie est d'une grande élégance de formes. La production d'armes et de bijoux révèle une parfaite maîtrise des techniques et une grande diversité.

Au XXème siècle, l'art architectural marocain est le résultat d'un long cheminement. Désormais, les artisans de l'architecture traditionnelle perpétuent les acquis des époques précédentes, des formules déjà bien enracinées au Maroc. Ils accordent cependant une attention toute particulière à l'enrichissement des répertoires existants par de nouveaux détails architecturaux et ornementaux.

L'architecte et l'artiste marocains en général, étant réceptifs aux nouveaux apports, permettent une renaissance de la création, même si l'attachement aux formes traditionnelles reste profondément ancré. En architecture, la nouveauté se manifeste principalement dans la maçonnerie et l'ornementation donnant lieu à une grande variété de styles. C'est ainsi que pendant le Protectorat, l'architecture marocaine a subi l'influence des courants artistiques européens, en particulier celle de l'Art Déco avec ses lignes géométriques pures. Cette influence ne fut que superficielle puisqu'elle se «greffait», en nouveauté décorative, sur une architecture aux formules déjà millénaires. De nombreux édifices à Casablanca et à Rabat présentent ces innovations. Loin de céder à l'uniformisation, l'art traditionnel architectural marocain a su conserver son identité. La mise en place au Maroc d'une conception urbanistique et de plusieurs dispositifs législatifs par Lyautey dès l'avènement du Protectorat en 1912 a fait que les médinas et les centres historiques marocains sont les mieux conservés du monde Islamique. Ces mesures ont permis la sauvegarde d'une immense partie du patrimoine marocain.

Les arts dits traditionnels ont connu quelques bouleversements au début du XXe siècle. A l'instauration du Protectorat, en 1912, l'arrivée de nouveaux objets européens, l'introduction du plastique et de certains produits chimiques et l'importation de porcelaine chinoise bouleversent les habitudes des Marocains et corrompent le goût des artisans, surtout des potiers et céramistes. C'est ainsi qu'au début du XXe siècle, l'industrie de la poterie par exemple, commence à s'essouffler fabricant des objets dont la qualité, les techniques et les répertoires ornementaux appauvris ne reflètent plus la grandeur de cet art traditionnel. Grâce à l'amour que portait Lyautey au Maroc, à sa civilisation et ses arts, de nombreuses mesures furent prises.

La prise de conscience rapide par le Service des Arts Indigènes du danger que courraient la poterie et tous les arts traditionnels marocains engendra l'acquisition de belles pièces anciennes ou de collections entières, la création de multiples musées et l'organisation de nombreuses expositions. Leur objectif était de conserver le patrimoine artistique et culturel pouvant servir de modèle aux artisans et de stimuler et provoquer la restauration de traditions ancestrales typiquement marocaines. Grâce à cette initiative, une véritable renaissance des arts, en particulier de la poterie, a eu lieu et des artistes tels que Al-Amali (né à Alger en 1890) et Al-Sarghini ont réinventé de nouvelles formes et motifs ou introduit de nouvelles techniques au goût du public marocain et étranger.

Les corporations qui regroupaient les potiers sont remplacées en 1940 par des coopératives artisanales, créées par le Service des Arts indigènes. L'objectif principal était de conserver les riches répertoires ornementaux anciens tout en modernisant les techniques de production. C'est grâce au génie des artistes et artisans marocains qui, au fil des siècles



se sont inspirés de traditions multiples, qu'un art singulier, purement marocain, vit le jour.

Le règne de Hassan II (1961-1999)



Le 3 mars 1961, Hassan II est intronisé, héritant d'un pays politiquement stable. Pérennisant l'initiative de son père, il avait définitivement renoncé au titre de sultan pour celui de roi plus conforme aux références du temps. Véritable virtuose de la politique, Hassan II avait été formé et préparé par son père Mohammed V qui l'avait associé très tôt au pouvoir. Pendant son long règne qui s'achèvera à sa mort le 23 juillet 1999, le roi Hassan II eut pour objectif la transformation du vieil et solennel «Empire Chérifien» en moderne «Royaume du Maroc». Dès le début de son règne, le jeune souverain entreprit de moderniser les institutions du royaume. Sa politique fut d'adapter le Maroc au monde contemporain tout en préservant ses traditions et ses racines.

Le pays qu'il laissa à son fils Mohammed VI était profondément différent de celui dont il avait lui-même hérité. C'était d'abord un pays plus vaste, agrandi durant son règne de trois anciens territoires espagnols : Sidi Ifni en 1969, Saquia al Hamra en 1975 et enfin Oued al Dahab en 1979, ces deux derniers ensembles composant le Sahara occidental. Grâce à ce

dernier, le Maroc est devenu une puissance maritime, possédant aujourd'hui plus de deux mille cinq cent kilomètres de côtes atlantiques. C'était ensuite un pays dont le centre de gravité politique et économique avait achevé de basculer vers l'ouest, le Maroc étant sorti de sa phase de repli. Cette ouverture s'accompagna du déplacement définitif du cœur du Maroc de Fès ou de Marrakech vers Rabat et Casablanca. C'était enfin un pays démocratique où l'alternance politique était devenue une réalité. En effet, la réforme constitutionnelle de 1992 opéra une véritable mutation du pouvoir car elle prévoyait que le souverain nommerait désormais les ministres sur proposition du Premier ministre.

En 1996, une seconde réforme dota le pays d'un Parlement à deux Chambres dont une élue au suffrage universel. Le Maroc était donc devenu un véritable Etat de droit, ainsi que l'exprime l'article 1er de l'actuelle Constitution : «le Maroc est une monarchie constitutionnelle, démocratique et sociale». Au mois de mars 1998, le roi Hassan II avait même nommé son vieil opposant socialiste Abderrahmane Youssoufi au poste de Premier ministre.

Le règne de Hassan II fut également caractérisé par un colossal programme de construction de barrages dont l'objectif économique était de limiter les conséquences des aléas climatiques. Ces derniers affectaient grandement un des plus importants secteurs de l'économie nationale, l'agriculture. Au Maroc, la sécheresse est cyclique. Le roi avait donc exigé que chaque année de son règne puisse voir l'inauguration d'une nouvelle retenue d'eau. Cette politique a été menée à son terme et il s'agit là d'une des grandes réussites qu'il importe de mettre en exergue.



Sur le plan de la politique internationale, l'œuvre de Hassan II fut également très importante. Elle tenait dans une phrase qu'il aimait à répéter : « le Maroc ressemble à un arbre dont les racines nourricières plongent profondément dans la terre d'Afrique et qui respire grâce à son feuillage bruissant aux vents de l'Europe. ». Or, les racines du Maroc sont très largement sahariennes. C'est pourquoi le recouvrement de l'ancien Sahara espagnol fut une cause non négociable pour Hassan II. En 1975, devant les hésitations espagnoles, et inquiet des manœuvres algériennes, le roi Hassan II eut alors l'idée géniale d'envoyer des centaines de milliers d'hommes et de femmes reprendre pacifiquement possession de cette partie du territoire national perdue lors des partages coloniaux.

Le jeudi 6 novembre 1975, la marche fut lancée. Ce fut la «Marche verte» menée par plusieurs centaines de milliers de marcheurs, Coran à la main et dans un foisonnement de drapeaux marocains. L'Espagne se trouvant devant le fait



accompli, ne pouvant donner l'ordre de tirer sur une foule de civils désarmés, signa le 14 novembre l'accord tripartite Maroc-Mauritanie-Espagne qui prévoyait le partage de l'ancienne colonie espagnole entre le Maroc et la Mauritanie. Au Maroc, la partie nord, c'est-à-dire la Saquia al Hamra, et à la Mauritanie la partie sud ou Oued ad Dahab. Hassan II, avec une grande habileté et un profond réalisme, accepta d'«abandonner» la partie méridionale du Sahara occidental à la Mauritanie, pays devenu ami, afin de se faire un allié de cette dernière plutôt que de courir le risque de voir se créer un pseudo-Etat sahraoui. L'Algérie et le Polisario tentèrent de s'y opposer et de violents combats éclatèrent dans l'ancien territoire espagnol.

Dans la zone marocaine, l'armée royale parvint à contenir les assaillants alors que dans la zone mauritanienne, de grandes difficultés survenaient obligeant le Maroc à intervenir. Le 10 juillet 1979, un coup d'Etat pro-algérien eut lieu à Nouakchott et la Mauritanie, qui renversa ses alliances, remit l'Oued ad Dahab au Polisario. Le 11 août, le roi Hassan II donna à son armée l'ordre de l'occuper. Le Sahara occidental était redevenu marocain et pour le souverain, la réussite était réelle même si le coût de cette politique était considérable, le Maroc ayant consenti d'énormes sacrifices pour mettre en défense puis pour moderniser ces immensités désertiques. Cependant, les tensions entre l'Algérie, base arrière du Polisario et le Maroc ne cessèrent pour autant. En effet, depuis la «Marche Verte», l'Algérie mène une quasi-guerre contre le Maroc, déclenchant des incidents plus au moins graves jusque dans les années 1990.

Depuis 1970, une autre grande action de Hassan II sur le plan de la politique internationale fut celle du rapprochement israélo-arabe en vue de la paix au Moyen-Orient. Au mois de mars 1981, le souverain, en recevant à Marrakech, le chef de l'opposition israélienne, M. Shimon Peres, ouvrait le long chemin qui visait à établir la paix entre Israël et ses voisins arabes. Dès 1982, il réussit à persuader le roi Fahd d'Arabie Saoudite que la politique arabe vis-à-vis d'Israël était dans une impasse et qu'il convenait d'ouvrir le dialogue avec l'Etat hébreu. C'est encore lui qui, au mois d'août 1984, accueillit dans son palais d'Ifrane, dans le moyen Atlas, le premier sommet israélo-égyptien. Grâce à son œuvre, Hassan II se fit une alliée de l'influente diaspora juive marocaine, choisissant même pour ministres ou conseillers des membres de la communauté juive. C'est ainsi qu'il fit d'André Azoulay, personnalité juive marocaine, né à Essaouira, son conseiller pour les Affaires économiques et financières, et qui occupe encore cette fonction sous le règne de Mohammed VI.

Sur le plan diplomatique et économique, Hassan II participa grandement au rapprochement entre le Maroc et l'Europe. En effet, depuis plus de vingt ans, l'Union européenne est devenu le premier partenaire commercial du Maroc dont elle totalise plus de 60% des exportations. Le 23 juillet 1999 Hassan II meurt. Son fils aîné Sidi Mohammed est proclamé roi sous le nom de Mohammed VI. Il hérite d'un pays politiquement stable dans lequel son père avait entrepris la modernisation des institutions du royaume et de nombreuses réformes.

En plus de son œuvre politique grandiose, Hassan II ne négligea pas les arts. En faisant appel aux artisans marocains pour la construction et la décoration de ses nombreux palais, le souverain se présenta en véritable mécène. La consécration de ce mécénat se réalisa à la veille du XXI^e siècle, par la réalisation de la magnifique mosquée Hassan II de Casablanca. Ainsi, le souverain a su rendre hommage au talent de milliers d'artisans et assurer la reconnaissance de ses techniques ancestrales.

La grande variété, la richesse des matériaux, des techniques, des répertoires ornementaux de son architecture traditionnelle, ont fait du Maroc l'un des rares pays du monde musulman à avoir su développer, au fil des siècles, un langage architectural dont l'extrême complexité, la géométrie, la sophistication lui restent spécifiques.



Le règne de Mohammed VI (1999 - à nos jours)

Après la mort de Sa Majesté Hassan II survenue le 23 juillet 1999, l'aîné des fils du défunt Roi, Sidi Mohammed, fut intronisé le 30 juillet 1999 sous le nom de Mohammed VI.



C'est un souverain de trente six ans, né après l'indépendance, qui présidera donc aux destinées du Royaume.



Dès son accession, le jeune Roi apporte un style différent à la monarchie tout en préservant la spécificité et la rigueur de l'héritage du passé. Dès le début de son règne, le Roi n'hésite pas à guider le Royaume dans le sens de la modernisation de la société, ce qui n'ira pas sans provoquer l'ire de certains extrémistes de tous bords.

Peu après l'avènement du Roi Mohammed VI, le Maroc et l'Unesco signent à Paris, le 29 octobre 1999, un protocole d'Accord pour la création d'une Chair d'Université sur la femme et ses droits au Royaume, et le même mois une institution nationale pour la protection de la famille marocaine sera créée à Rabat. Le Roi accordera son soutien aux organisations féministes et, tandis que les politiques avaient préféré éluder le débat, c'est la volonté du Roi qui permettra au Maroc de connaître une réforme révolutionnaire entraînant des effets éminemment positifs : la réforme du statut de la femme. La nouvelle Moudawana, dont le mérite revient exclusivement au souverain, a été saluée tant au Maroc qu'à l'étranger comme une avancée réelle dans le progrès social et la modernité. Elle offre effectivement les moyens d'une meilleure protection des femmes et des enfants, consolide les valeurs familiales et permet à la femme comme à l'homme d'atteindre leur dignité respective.

Autres signes forts vers cette démocratisation recherchée par Mohammed VI, l'amnistie qu'il accordera, dès le début de son règne, aux exilés et opposants politiques, ainsi que l'indemnisation des victimes des détentions arbitraires et des disparitions.

Le Roi Mohammed VI s'investira personnellement dans le lancement de grands chantiers socio-économiques. Le nord du pays connaîtra ainsi une mise en valeur significative grâce à des projets structurants : infrastructures portuaires, routières et ferroviaires, création de zones industrielles, lutte contre l'habitat insalubre, aménagement en eau potable des villages isolés. Après le terrible tremblement de terre dont souffrira la région d'Al Hoceima, un important plan d'action sera entrepris pour le développement de la région du Rif. L'aéroport de Casablanca va doubler sa capacité d'accueil grâce à un important pôle d'investissements industriels.



Au plan international, Mohammed VI consolidera les relations diplomatiques avec les pays arabes et africains grâce aux nombreuses visites effectuées dans ces pays. Il n'hésitera pas par ailleurs à afficher ses relations avec les pays européens et américains.

Sa politique sans complaisance face à un terrorisme qui vise à compromettre la démocratisation, la modernisation et l'ouverture du pays, entraînera une formidable mobilisation du peuple derrière un souverain adulé.

Un accord d'association Maroc / Union européenne, signé en 1996, est entré en vigueur en 2000, comprenant des volets financier, commercial, et politique et renforçant le dialogue et le respect des Droits de l'Homme.

Un Accord de libre-échange Maroc/Etats-Unis, signé en mars 2004, portant sur les relations commerciales, ouvre les marchés marocain et américain aux produits des deux pays en exonération des droits de douane.

Réformer, panser les blessures du passé, rétablir l'équilibre entre tradition et modernité, élever son Royaume au rang d'une nation démocratique, respectée et prospère tels semblent constituer le souci majeur du roi Mohammed VI.

Source : web Par Hassan Bentaleb Libération